

LETTRE A MADEMOISELLE MARGUERITE

SUR

LA PRONONCIATION

Ma chère demoiselle,



Si vous m'en croyez, vous vous tiendrez en garde contre les principes absolus ; ils sont moins sûrs qu'ils n'en ont l'air et peuvent avoir des dangers. Le caractère des choses de ce monde est d'être variable et fragile ; les idées, les règles elles-mêmes se modifient selon les temps, les événements ou de simples convenances. Il y a au milieu de nous une souveraine qui exerce un peu partout son empire : elle laisse debout quelques vérités éternelles, elle ne fait pas tourner le vent, ni n'influe sur les marées ; mais hors de là elle est bien puissante. Nous prétendons superbement que son action est limitée aux choses futiles ; elle nous laisse dire, et pénétrer, malgré nos dédains, dans presque tous les domaines. Il faut toujours compter avec elle ; un poète du dernier siècle nous a même conseillé de nous soumettre docilement à ses lois :

La mode assujétit le sage à sa formule ;

La suivre est un devoir, l'enfreindre un ridicule.

Bon gré, mal gré, nous suivons ce conseil. Ce que prescrit la capricieuse n'est pas toujours conforme à la raison ; on se révolte quelquefois, on essaye la résistance ; mais le nombre des adversaires va peu à peu diminuant, et la bataille est perdue quand chacun a dit à son tour : il faut faire comme tout le monde !

« Pourtant, s'écrie-t-on, ce n'est pas raisonnable, ce n'est pas logique, cela ne repose sur rien ! » Sans doute, mais qu'y faire ? c'est l'usage ! Car la mode lorsqu'elle a sa raison d'être, et qu'il s'agit de choses sérieuses, change de genre et de nom, et devient l'usage.

Maintenant, chère demoiselle, prenez les grammairistes et les dictionnaires qui renferment les principes et les mots de notre belle langue, demandez-leur pourquoi telle prononciation, pourquoi telle règle ou telle orthographe ? et dans bon nombre de cas ils vous répondront : l'usage. Pour la question par-

ticulière qui nous occupe, ouvrez un livre que je vous recommande de lire et qui a pour titre : *Conseils à une Mère pour l'éducation littéraire de ses Enfants* ; vous y verrez, lettre 19^e : « Pour la prononciation, de même que pour les mots, il n'y a qu'un législateur, l'usage. » Je ne vous dis pas tout ce que vous trouverez dans ces pages pleines d'enseignements, de goût et de finesse, parce que j'entends vous laisser le plaisir de la surprise ; mais si je citais tout au long cette lettre 19^e, votre conviction serait certainement ébranlée, et vous ne diriez plus avec la même assurance : il faut toujours dans la langue française appuyer sur la dernière syllabe des mots.

Non, mademoiselle, il ne le faut pas toujours ; il le faut seulement quelquefois, selon les mots, selon les circonstances, et même selon les phrases. Je pourrais cependant, si je tenais à vous flatter dans vos principes, citer à l'appui de votre dire l'autorité d'un grand nom. On lit, en effet, dans un monument élevé récemment à la gloire de la langue française : — « L'accent, en chaque mot, se trouve sur la dernière syllabe, si elle n'est pas terminée par un *e* muet, et sur l'avant-dernière, si la dernière est terminée par un *e* muet. » Comme il est naturel que l'accent, c'est-à-dire l'élévation de la voix, ne soit pas sur une syllabe muette, cette règle générale revient bien à la vôtre, et dès lors elle vous donne raison. Mais ce principe n'est pas le seul qu'on ait posé sur ce ton ; on a dit ailleurs : « Il est du génie de notre langue d'appuyer sur l'avant-dernière syllabe des mots, » et ces différences d'opinions suffisent pour vous faire sentir que la question n'a pas été jugée sans appel. On l'agitait peut-être longtemps encore, mais je doute qu'on parvienne à formuler une loi à laquelle l'usage, ce maître souverain du langage, ne donne pas de fréquents démentis. Je dois vous dire, au surplus, que les comédiens ordinaires de l'Empereur, réputés pour donner le ton en matière de prononciation, ne suivent pas votre précepte : c'est sur la pénultième qu'ils appuient, et qu'ils appuient même un peu fort.

S'il faut se défier, en général, des principes trop absolus, ils sont à redouter surtout pour la prononciation. On ne sait jamais assez contre quels exem-

ples on viendra se heurter. Si vous dites à un étranger : prononcez tous les mots de la sorte, c'est la règle, il n'en voudra pas démordre, il aura peut-être même la mauvaise chance d'abuser à contretemps de votre permission, et quel ne sera pas son embarras lorsque l'expérience lui aura montré tout ce qu'il en faut retrancher. J'ai eu l'occasion de constater ce genre de déception chez un Anglais qui, furieux à bon droit contre les difficultés que présente l'étude des genres dans notre langue, avait adopté quelques principes généraux. Il était venu en France, par exemple, avec cette belle idée que tous les mots terminés par un *e* muet étaient féminins, ce qui l'avait fatalement entraîné, pour compléter sa règle, à admettre que tous les autres étaient masculins. Vous voyez d'ici le gâchis. N'ayant pas tardé à s'apercevoir de son erreur, il me demanda un jour, en manière de conversation, s'il y avait beaucoup de mots qui fissent exception à sa règle. Son émotion, en m'adressant cette question, était visible; il était manifeste pour moi que cette victime de la langue française prévoyait quelque malheur. Je pris toutes sortes de précautions oratoires pour ne pas renverser trop brutalement des illusions qui lui avaient été chères; mais je ne pus ni ne voulus lui dissimuler la vérité, et pour l'amener à laisser là ce principe qui pouvait lui jouer tant de mauvais tours, je lui donnai un exemple de des homonymes *foie* et *foi* qui se prononcent exactement de la même manière, bien qu'ils aient des significations très-différentes, c'est le premier qui se termine par un *e* muet, et c'est le second qui est féminin. Ce rapprochement le consterna; il garda le silence pendant quelques minutes, prit son chapeau, et me dit en me serrant la main : c'est une infamie !

Il est vrai que ce malheureux fils d'Albion s'était mis dans la tête une singulière idée. Mais je puis, pour rester sur notre terrain, vous raconter une anecdote qui a bien aussi sa signification. C'était dans une docte compagnie où l'on élaborait un dictionnaire de la langue française. Un membre de la société, chargé de définir et d'expliquer le mot *initié* proposait d'indiquer entre parenthèses la prononciation figurée (prononcez : *ini-cié*). — « A quoi bon, répondit un de ses collègues, puisque la règle est là pour le dire : ne sait-on pas que le *t* place entre deux voyelles se prononce comme un *e* ? » — A cette observation, il fut répliqué : « Je prie mon cher confrère d'avoir pitié de mon ignorance, et de me faire l'amitié de répéter la *moitié* de ce qu'il vient de dire. » Le confrère ne répéta pas et fut battu. Et vous reconnaîtrez que son malicieux interlocuteur y avait mis de la conscience : dans les trois mots qu'il avait choisis, *pitié*, *amitié* et *moitié*, le *t* est placé, non-seulement entre deux voyelles, mais encore entre deux *i*, comme dans *initié*.

Mais revenons à vos moutons. Pour les langues qui ont un accent tonique très-marqué, telles que la langue anglaise et l'italienne, il faut des lois, quelque compliquées qu'elles puissent être; mais pour nous, est-ce bien nécessaire ? Avez-vous besoin, pour être entendus, de donner à telle ou telle syllabe une intensité sensiblement plus grande qu'aux autres, et notre langue est-elle de celles que caractérise l'accent ? — En vérité, je ne le crois pas. Il y a des lettres qui sonnent plus que d'autres, la lettre *a*, par exem-

ple, et j'ai remarqué que dans les mots où elle figure on ne tient compte d'aucune des règles qui prescrivent d'appuyer, soit sur la dernière, soit sur l'avant-dernière syllabe : c'est sur la voyelle *a* que porte le peu d'accent qu'il y a dans notre langue; il en est ainsi pour le mot *accent* que je viens d'écrire, comme pour la plupart des autres : *amabilité*, *fraction*, *fractionnaire*; dans les engagements contractés, l'accent est sur *ga* et sur *trac*; de même dans les mots en *ation* qui sont fort nombreux : *admiration*, *réputation*, *conversation*. Ce que je dis du son *a*, je le dirais également bien du son *ai* qui sonne clair et fort, et qui, presque toujours, emporte aussi l'accent : *raison*, *volontairement*. Faudrait-il donc, si mon observation est juste, ajouter des sous-règles au grand principe de la dernière ou de la pénultième, pour tenir compte de la sonorité de certaines voyelles en même temps que de la place qu'elles occupent ?

Pour moi, je le répète, l'accent tonique est à peu près nul dans notre langue, et ne le fût-il pas, je ne verrais aucun avantage à ce qu'il portât toujours, conformément à un principe invariable, sur une même syllabe. Ce que l'on constate le plus ordinairement, chez les personnes qui s'attachent à faire sentir l'accent, c'est l'affectation. La langue française n'a rien à perdre de son charme ni de son originalité à être prononcée simplement; il y a profit au contraire, pour l'agrément autant que pour la clarté, à ne faire crier ou tout au moins retentir aucune de ses syllabes. La bonne diction ne dépend pas de ces hausses de ton qui ne servent à marquer ni les finesses de la pensée, ni les nuances du sentiment. Appuyer sur les mots qu'on veut faire valoir, indiquer les situations ou les mouvements de l'âme par des changements d'intonation, rien de plus naturel, et souvent de plus heureux; mais disséquer les mots pour produire dans chacun une résonnance toujours à la même place, c'est faire naître volontairement le défaut qu'on doit éviter avec le plus de soin dans la lecture ou la conversation : la monotonie. Ici plus qu'ailleurs j'incline à le redire : glissez, mortels, n'appuyez pas.

Tout ceci, en résumé, est affaire de mode, d'usage, et ne se réglerait qu'au moyen d'une décomposition aussi minutieuse que délicate. Et puis, le caractère d'une bonne jurisprudence est de durer toujours : saurions-nous bien pour quelle époque nous aurions légiféré. Il y eut un temps où le bon ton à la cour était d'italianiser naïvement notre langue; la question qui fait l'objet de nos débats s'appelait alors *prolation*. Il y eut ensuite les préieuses, puis les incroyables qui se trouvaient ad-a-les; il y eut, il y a, et il y aura encore beaucoup de sots dans ce monde; — mais rien de tout cela ne demeure, et pour qu'il ne reste dans notre belle langue aucune trace de ces sottises, attachons-nous scrupuleusement, en notre particulier, à la laisser ce qu'elle est : simple, claire et naturelle.

Pour apprendre à prononcer, écoutons ceux qui parlent bien et tâchons de profiter. Seulement, choisissons nos modèles : tous les Français ne parlent pas également bien le français, quoique presque tous en aient la prétention. On convient plus volontiers, vous le savez, des sottises que l'on a faites que de celles qu'on a dites; eh bien, il en est précisément de même en matière de langue : un Français n'hésitera pas à

reconnaître, comme bien à lui, une faute d'orthographe ou de style — ce sera à ses yeux un *lapsus* ou une inadvertance; — mais vous lui ferez difficilement avouer que sa prononciation est vicieuse; il est Français, il l'est même souvent avec plusieurs r, et « personne ne lui apprendra à parler sa langue. »

« C'est toujours avec lui l'histoire du chanteur méridional et de son perroquet.

« Va, dit le virtuose à son domestique, va me serrer mon perroquet. »

Le domestique, stupéfait, regarde son maître et répond :

« Votre perroquet ? monsieur demande son perroquet ?

— Ehl sans doute, mon perroquet. Est-ce que tu ne m'entends pas ? Est-ce que ze ne parle pas français ?

— Pardon, monsieur, je vous entends bien, vous avez dit votre perroquet ?

— Si, j'ai dit mon perroquet.

— Monsieur a donc oublié que depuis trois jours il est mort ?

— Mon perroquet, il est mort, ah diavolo !... Eh bien, va m'en serrer un autre.

— Où cela, monsieur ?

— Où cela ? où tu voudras ; mais il m'en faut un absolument. »

Le domestique n'hésite plus et s'élance. Il cherche longtemps, mais à la fin il trouve. Le perroquet coûtait cent francs, il paye pour satisfaire le caprice de son maître, et revient en toute hâte présenter triomphalement l'oiseau tant désiré.

« Monsieur, dit-il en entrant, voilà votre affaire.

— Comment, comment, s'écria le chanteur, qu'est-ce que tu m'apportes là ?

— Un perroquet ; je l'ai acheté cent francs pour monsieur, mais en vérité ce n'est pas trop cher ; voyez les belles couleurs ; et puis il parle comme vous et moi.

— Mas drôle ! qu'est-ce qui t'a demandé un perroquet ?

— C'est vous, monsieur. Ne m'avez-vous pas dit : il m'en faut un absolument ?

— Je t'ai dit un perroquetier, et non pas un perroquet.

— Eh bien, oui, un perroquet.

— Est-ce qu'il peut me faire la barbe ton perroquet ?...

— Ah ! c'est un perroquetier que monsieur demandait ?

— Si, sans doute, un perroquetier... toi ne sais donc pas le français ?

— Pardon, monsieur, c'est l'italien que je ne sais pas. »

M. Mennechet, qui rappelle cette historiette dans ses *Études sur la Lecture à haute voix*, vous donnera d'excellents conseils sur l'art de bien parler et de bien lire, et ne vous dira rien de l'accent tonique ; pour lui, comme pour moi, la question est secondaire.

On peut constater les exigences et les bizarreries de la prononciation française, on ne les explique ni ne les justifie. Si l'anecdote du *t* entre deux voyelles ne vous a pas persuadée qu'il n'existe aucune règle certaine sur la prononciation en général, veuillez me dire pourquoi ce même *t*, alors qu'il n'est plus entre deux voyelles, joue encore à la fois le rôle d'un *t* et d'un *c*, dans des mots qui ne présentent aucune différence d'orthographe : nous portions nos portions, nous inventions vos inventions ; pourquoi la lettre *h* est aspirée dans le masculin d'un mot, le héros, et muette dans le féminin, l'héroïne ; pourquoi enfin des mots, comme femme et dilemme, riment si bien pour les yeux et si mal pour l'oreille ?

Quant à la liaison des mots, quelle serait votre règle ? — Diriez-vous qu'il faut les lier toujours parce qu'on prononce couramment vous zêtes, ils zont, mon nami, c'est agréable ; ou qu'il ne faut les lier jamais parce qu'on ne prononce pas un regard d'assuré, nous étions zonze, elle avait toui dire. Il y a un milieu entre les deux excès, et pour ce milieu, comme pour le reste, c'est l'usage encore et le goût qui décident. — Consultez souvent ces arbitres, ils ne prononcent pas partout les mêmes arrêts, mais à qui sait les entendre, ils répondent toujours à propos.

Je vous quitte, ma chère demoiselle, en vous confiant à ces deux guides, et vous laissant la liberté de prononcer à votre gré : vous parlerez bien si vous savez éviter le véritable écueil : la prétention. Il y aura toujours un mot que nous prononcerons tous deux de la même manière et avec le même accent, celui du cœur, c'est le bon vieux mot *amitié*.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE.

LA BONTÉ

Par le R. P. FABER (1).

Le P. Faber, une des plus pures lumières de l'Église contemporaine, décédé en 1864, avait fourni en

(1) Un volume in 18, prix : 60 centimes, chez A. Bray, 20, rue Cassette, Paris.

peu de temps une longue carrière, car indépendamment de ses travaux apostoliques, il a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété, substantiels, solides, et remarquables par la perspicacité étonnante avec laquelle l'auteur pénètre au fond des âmes. L'Angleterre l'a pleuré, mais toutes les âmes pieuses, qui ont trouvé dans le P. Faber un guide, un directeur, un ami, ont voué à sa mémoire un respect et une tendresse qui le suivent par delà le tombeau.

Le petit traité de la Bonté est tiré de ses *Conférences*

spirituelles. C'est un chef-d'œuvre d'analyse; un chef-d'œuvre de délicatesse et de sentiment, et il fallait être bien bon pour parler ainsi de cette vertu qui est l'apanage de Dieu même et le plus beau de ses titres. Pour donner à nos jeunes lectrices une idée de la manière du P. Faber, citons ce passage où il peint le travail mystérieux de la bonté à travers l'univers.

« Que je considère la terre à quelque moment que ce soit, je vois en esprit des milliers d'anges qui suivent les hommes à travers la foule, et qui empêchent le péché par toutes les voies imaginables qui puissent s'accorder avec le libre arbitre. Je vois aussi la grâce, qui descend invisiblement du sein de Dieu, se dirigeant sur les âmes et les enveloppant pour détrôner le péché. Il n'y a que les solitudes des déserts, celles des océans ou des glaces polaires, où elle ne se montre pas. Mais je vois à l'œuvre, avec la grâce et les anges, une troisième bande de petits êtres à la face voilée, voltigeant partout, déridant les gens tristes, remettant les gens fâchés, arrêtant les soupirs des malades, allumant un éclair d'espoir dans l'œil des moribonds, adoucissant les cœurs ulcérés et détournant adroitement les hommes du péché au moment de le commettre. Ils semblent doués d'une étrange puissance, ils se font écouter là où les anges ont eu beau faire pour être entendus; ils se faufilent dans les cœurs à la porte desquels la grâce a dû perdre patience et s'en aller.... Ces petits êtres-là sont les actes de bonté qui s'enrôlent au service de Dieu du matin au soir.... la bonté se gagne : une bonne action ne va jamais seule : la fécondité lui appartient de droit, une première mène à une autre, et nous engage indéfiniment. Notre exemple sera suivi par d'autres, et cet acte unique jette des racines dans toutes les directions... le chef-d'œuvre de la bonté, c'est de s'implanter dans ceux qui reçoivent ses fruits et de les rendre bienveillants eux-mêmes. Les meilleurs des hommes sont, en général, ceux qui ont trouvé le plus de bienveillance. »

Après avoir dit le rôle de la Bonté dans le monde, le P. Faber parle de la bonté en elle-même, dans les paroles, dans les actions et même dans les pensées.

« Parler avec bonté, écouter de même, sont deux grâces qui vont ensemble. Il y en a qui, en écoutant d'un air distrait, font voir que leurs pensées sont ailleurs; d'autres paraissent écouter, mais le vague de leurs réponses et leurs questions incohérentes font voir que ce dont ils sont occupés, ce qui est plus intéressant pour eux que tout ce que vous pouvez leur dire, ce sont leurs propres pensées.

« D'autres vous écoutent en vrais agents de la torture; vous êtes sur le chevalet et ils semblent attendre de vous un mensonge, une inexactitude, ou quelque chose de blâmable, de sorte que vous avez à bien peser vos explications. Quelques-uns vous interrompent, et ne veulent pas vous entendre jusqu'au bout. D'autres vous écouteront bien jusqu'à la fin, mais tout aussitôt c'est pour vous embarquer dans quelque histoire qui leur est arrivée et votre affaire n'est plus qu'une doublure de la leur. Ainsi une multitude de personnes, dont les bonnes manières soutiennent l'épreuve de la parole, échouent à écouter. — Une autre difficulté, c'est de savoir s'oublier promptement et de bonne grâce pour s'occuper d'autrui. Tel homme viendra s'adresser à nous

pour nous confier une peine imaginaire quand nous succombons sous l'épreuve la plus réelle, ou il veut verser le débordement de la joie dans notre cœur noyé de tristesse... ce sont là de bons matériaux pour notre sanctification, ce sont des difficultés, mais le ciel est au bout, et il faut marcher.... Mais, me direz-vous, la bonté n'est après tout, qu'une très-petite vertu, affaire de bonnes manières plutôt que de sainteté. — Eh bien! soit, je ne vous disputerai pas ce point. L'herbe des champs vaut mieux que les cèdres du Liban. C'est plus nourrissant, et l'œil se repose mieux sur ce tapis émaillé de marguerites et parfumé de thym, qui rend la terre belle, douce et engageante comme un nid. La bonté, c'est le gazon du monde spirituel, où les brebis du Christ paissent tranquillement sous l'œil du pasteur. »

Ces mots terminent agréablement le traité du P. Faber; nous engageons toutes nos lectrices à le lire en entier : si bonnes qu'elles soient, elles auront encore à gagner dans la société de ce saint homme d'esprit.

HYMNES ET POÈMES

EN L'HONNEUR DE LA VIERGE MARIE

Par JOSEPH ROUX, prêtre.

Un recueil de beaux vers, inspiré par Marie, un quant au sujet, varié quant à l'inspiration, doit intéresser nos lectrices. On aime les vers dans la jeunesse, et rarement on a l'occasion d'en lire, car la poésie contemporaine est bien rarement digne de prendre place dans la bibliothèque des jeunes filles; on aime Marie dans la jeunesse et plus tard aussi, et l'on ne se fatigue pas d'entendre parler d'elle, et à cause de ces deux idées qui n'en forment qu'une — la poésie et la sainte Vierge, nous pensons que ce volume aura un réel succès. — Citons-en quelques vers :

LA VIERGE AU BERCEAU DE JÉSUS

Dors, mon fils; dors, mon roi,
Ta mère est près de toi.

Jérusalem ignore
Ta bienvenue au jour,
Et dans ce froid séjour
Personne ne t'honore.

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Ta mère est près de toi.

Tu préfères ce chaume
Au plus beau lambris d'or;
Ce linge est ton trésor,
Ce berceau, ton royaume.

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Ta mère est près de toi.

Joseph, qui t'environne
D'un silence d'amour,
Te plat mieux qu'une cour
Nombreuse autour d'un trône.

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Ta mère est près de toi.

Une couche plus dure,
D'autres cris, d'autres pleurs
Répondront aux douleurs
Que ton enfance endure.

Dors, mon fils; dors, mon roi
Je serai près de toi.

Mes baisers feront place
Aux baisers de Judas,
Aux soufflets des soldats
Et de la populace.

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Je serai près de toi.

Une pourpre ironique
Revêtira ces reins,
Et des traits moins sévères
Attendent Véronique.

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Je serai près de toi.

Hélas! toujours en quête
Des tourments, d-s mépris,
Tu feras à ce prix
Ta divine conquête!

Dors, mon fils; dors, mon roi;
Je serai près de toi.

LA VOIE LACTÉE

O Vierge souveraine!
Quand la nuit est serène
Dans les espaces bleus,
Des étoiles sans nombre
Mêlent sous la pénombre
Leur éclat nébuleux.

Vest'ge ineffaçable,
Cette voie est le sable
D'or et de diamant
Par où, belle et parée
Vous fîtes votre entrée
De reine au firmament.

On voit que ces vers simples et gracieux ne ressemblent pas aux vers ordinaires des cantiques, pauvre poésie destinée cependant à exprimer de si grandes pensées. M. l'abbé Roux est un poète, et nous espérons que ceux qui aiment l'idée pieuse revêtue d'une forme élégante, sauront l'apprécier (1).

ROMAINE DE TODI

ÉPIQUE DU IV^e SIÈCLE

Le martyrologe romain dit, à la date du 23 février: *Sainte Romaine, vierge, baptisée par le pape saint Sylvestre, et qui récut dans les grottes de Todi, d'une vie toute céleste.* Sur ces courtes paroles, aidée des souvenirs que Rome conserve avec un soin si religieux, une plume savante, pieuse et gracieuse à la fois, a écrit une légende pleine de charme et de douceur. La Rome de Constantin, où se mêlaient si étroitement l'ancien paganisme et le culte nouveau, le culte à jamais vainqueur du monde, cette Rome pleine de contrastes, est décrite avec autant de goût que de science; la vie si courte et si pure de la vierge chrétienne forme un récit touchant, qui fait pleurer comme on pleure à une première communion.

Nous ne croyons pas nous tromper, en attribuant cette légende, si remarquable dans sa simplicité, à un ecclésiastique connu dans les lettres chrétiennes. Elle a été pour lui un délassement à de plus graves études; elle sera pour nos jeunes lectrices un délassement et un enseignement tout à la fois (2).

M. B.

(1) Un beau volume, prix : 3 fr. 50. Chez M. Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte.

(2) Chez Adolphe Josse, 31, rue de Sévres. Paris, 1 volume in-18.

LE CHATIMENT



Dans tous les temps on s'est récrié contre un ordre de choses qui laisse mourir, dans les horreurs de la misère ou les découragements de l'abandon, des intelligences d'élite, des talents supérieurs et des génies méconnus. On s'en est pris aux gouvernements, aux lois, à la politique, à la société. Il y a sans doute

quelque chose de vrai dans les protestations d'une partie du monde contre l'autre; mais il ne faut pas en conclure que les faibles aient toujours raison contre les forts, et que l'impuissance ou la folie de certains hommes soit une conséquence absolue des imprévoyances de la société.

L'exaltation, cet enthousiasme suprême qui a engendré les martyrs et les écrivains illustres, devient

une exagération déplorable lorsqu'elle est inspirée par les spéculations de la vanité. Le besoin d'établir sa gloire sur un piédestal assez haut pour que tout l'univers puisse la contempler, pousse trop souvent l'homme d'intelligence dans une voie où il ne trouve que des mécomptes. Une vie abondante et luxueuse, des plaisirs sans cesse renouvelés, des passions orageuses et retentissantes, et par-dessus tout les admirations de la foule, tel est le rêve de beaucoup d'artistes, suivis, dans ce dangereux chemin, par les médiocrités ambitieuses.

Mais si, à côté de son génie, l'homme supérieur tient en réserve la conscience qui est l'essence morale de nos œuvres, la méditation qui mûrit la pensée, l'esprit de conduite qui fuit les sentiers tortueux et la persévérance qui mène à tout, il sortira de son obscurité, il fera la lumière autour de lui ! Voyez les plus grands hommes de tous les siècles. D'où sont-ils sortis ? D'une chaumière ou d'une mansarde. Où sont-ils arrivés ? à la gloire !

On a écrit des drames, des élégies, des romans, sur les infortunes et la mort misérable de Chatterton, de Gilbert et d'Hégésippe Moreau. On a peu parlé de Malfilâtre qui, sans avoir droit à une apothéose, méritait cependant une épitaphe. Nous transmettons à nos lectrices, sur cet homme vraiment remarquable, quelques détails puisés aux sources authentiques, elles y trouveront, croyons-nous, un intérêt et un enseignement.

Jacques-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre, né à Caen, en 1733, de parents nobles mais pauvres, manifesta de bonne heure de brillantes dispositions pour la littérature. A peine sorti du collège, il remporta, quatre fois successivement, le prix de poésie décerné par l'Académie de Rouen. L'une de ces compositions fut insérée dans le *Mercur*, feuille rédigée par Marmontel, qui prédia à l'auteur de grands succès. Encouragé par ce suffrage, ambitieux d'une renommée prochaine, Malfilâtre vint à Paris où il fut chaleureusement recommandé au duc de Laugais. Grâce à ce protecteur influent, la bonne compagnie parisienne lui ouvrit ses portes.

Il y pénétra, tout d'abord, avec la discrétion d'un garçon modeste fraîchement débarqué de sa province. Quelques poèmes publiés par les journaux du temps avaient commencé sa réputation ; sans gagner beaucoup d'argent, il parvenait à tirer quelque profit de ses ouvrages. Content de peu de chose, aimant la vie studieuse plus que les plaisirs éphémères qui s'achètent à prix d'or, il n'ambitionnait qu'une gloire tranquille, quelques relations aimables et la douce sécurité des affections solides.

Logé rue Saint-Jacques-de-la-Boucherie, chez un pauvre tapissier du nom Pierre Pinson, il y occupait une chambre au troisième étage. — Un lit de bois peint, une commode verrouillée, une table, deux chaises, un pot de giroflée sur une fenêtre à guillotine, tels étaient son mobilier et son jardin. Mais dans ce lit, il avait fait beaucoup de rêves, sur cette table il avait écrit de belles pages, devant cette giroflée il avait songé aux fleurs des bois, aux étoiles du ciel, à toutes les grâces divines de la création. Aussi aimait-il cette humble chambre mieux qu'il n'aurait aimé, à cette époque, un hôtel ou un château. Et puis, le tapissier avait une fille ; une enfant de seize ans aux cheveux soyeux, aux yeux d'azur, au sourire gai

comme un rayon de soleil. Malfilâtre avait regardé la jeune fille, la jeune fille avait regardé Malfilâtre. Il s'appela Jacques, elle s'appela Magdeleine. Quels jolis noms ! comme ils les répétaient mutuellement avec plaisir !

En ce temps de sa jeunesse, le poète n'avait d'autre ambition que celle d'être heureux. Heureux par la gloire, heureux par le cœur. De fortune il n'en était pas question. Or, ces deux bonheurs pouvaient bien se fondre en un seul. Travailler pour devenir un grand homme, se marier pour devenir un heureux époux. C'était facile et moral à la fois. Un matin Malfilâtre endossa le meilleur habit qu'il possédait, brossa son chapeau, descendit chez le père Pinson et lui demanda résolument sa fille en mariage.

« Mais je ne suis qu'un pauvre tapissier, dit le bonhomme. »

— Moi je ne suis qu'un pauvre poète répondit Jacques.

— Et votre famille.

— Je n'ai plus que ma vieille tante qui est bien malade et ne voudrait pas, pour un royaume, me causer le moindre souci.

— Eh bien topez là, dit l'artisan en tendant sa main vigoureuse au poète qui y appuya la sienne.

— Dans combien de temps ?

— Dans deux mois mon garçon, si cela vous arrange.

— Cela fait plus que m'arranger, cela m'enchantait, dit Jacques gaiement ; mais mademoiselle Magdeleine, y consent-elle, » ajouta-t-il un peu tremblant. Magdeleine regarda son père, vit son sourire approbatif, et tendit la main à Malfilâtre. — Au bout de trois semaines, le premier ban de leur mariage fut publié.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, le facteur apporta une lettre pour Malfilâtre ; elle était cachetée de noir. Magdeleine trembla en la recevant ; il lui sembla qu'elle devait contenir une nouvelle sinistre.

« J'ai bien envie, se dit-elle, de ne la lui remettre que ce soir ; pauvre garçon, si quelque chose de triste lui arrive, il l'apprendra toujours assez tôt. »

Au moment où elle faisait cette réflexion, en serrant la lettre dans un tiroir, Jacques entra. Jamais l'expression de son visage n'avait respiré plus de joie. On était au 20 avril, il faisait un temps superbe, une brise douce tempérant l'ardeur d'un soleil de printemps. Les oiseaux gazouillaient dans les cages, les fleurs s'épanouissaient sur les fenêtres.

« Voisin, dit le poète au tapissier, de son air le plus radieux, voulez-vous que je vous conduise à Saint-Maur avec Magdeleine ? Votre vieille sœur Brigitte gardera la maison et saura répondre aux acheteurs. »

— Père dit Magdeleine, profitons de ce beau rayon de soleil, qui sait s'il ne pleuvra pas demain. » Elle prononça ces paroles d'un ton si triste, que Malfilâtre la regarda tout étonné et que le tapissier n'hésita plus. La pauvre fille songeait à la lettre cachetée de noir ; il y a d'étranges pressentiments.

Un quart d'heure après, Pinson avait revêtu son habit des dimanches, Brigitte était installée au comptoir, et les trois amis cheminaient gaiement, en causant mariage, sur la route de Vincennes, où s'épanouissaient les premiers lilas en fleurs. A mesure qu'on approchait de Saint-Maur, but déterminé du

voyage, l'appétit se faisait sentir; l'air pur du matin, le contentement de l'esprit, le joyeux soleil d'avril avaient rendu au vieux marchand ses jambes et son estomac de vingt ans. — Dans une cabane de planches, habitée par le garde du bois; on servit aux promeneurs des œufs frais, du laitage et les premières fraises de la saison. Laissons-les déguster paisiblement ce déjeuner frugal, pour consigner ici quelques renseignements puisés à des sources certaines, sur le village de Saint-Maur dont on admire les sites pittoresques, sans s'occuper assez de son origine.

Il m'a toujours semblé que les récits, de quelque poésie qu'ils fussent enveloppés, devenaient pauvres d'intérêt, lorsque la fantaisie seule en créait le fond et la forme. Qu'importe, à mon sens, l'éloge ou la critique d'un personnage purement imaginaire, quel charme éprouverais-je en lisant la description d'un lieu qui n'existe pas sur le globe? Mon instruction se serait-elle agrandie? La grâce puérile des détails m'empêcherait-elle de reconnaître que la fiction n'est pas l'histoire, et qu'en fait de bagage intellectuel, celui qui renferme la vérité vaut mieux que celui qui ne contient que le mensonge? Mes convictions, à cet égard, m'ont sans cesse poussées à rechercher un but utile, même dans ces sortes de lectures auxquelles on demande la distraction et le délassement. C'est pourquoi, j'en demande pardon aux amateurs de romans, je leur raconterai toujours, ce qu'un personnage, un hameau, une rivière, une croix abandonnée, pourront apporter de renseignements vrais, de traditions conservées, et de détails historiques dans un récit auquel se mêleront, souvent aussi, les fantaisies de l'imagination.

Si l'on veut s'en rapporter aux historiens du vieux Paris et de ses environs, on apprendra, non sans intérêt, que l'origine du village de Saint-Maur, remonte au temps du premier conquérant des Gaules, Jules César.

Cette origine paraît fondée sur le nom que ce village portait dans les anciennes chroniques. Ce nom est *Castrum Bagauratum*. Les Bagaudes étaient des soldats vétérans que César avait laissés dans les Gaules, après sa conquête, et qui établirent un camp sur les bords de la Marne, à l'endroit que nous nommons aujourd'hui *Saint-Maur-les-Fossés*.

On ne commence à avoir de notions certaines sur ce village, que depuis la fondation d'une abbaye qui fut érigée par un diacre du nom de Bidegisile, sous le règne de Clovis II. Après avoir subsisté pendant environ neuf cents ans, ce monastère essuya dans le seizième siècle la même révolution que les autres couvents de France. La dignité abbatiale fut abolie, en 1533, par une bulle de Clément VII, qui y établit neuf chanoines à la place des moines. Ce chapitre sécularisé fut réuni à celui de Saint-Louis-du-Louvre, à Paris.

Une des reliques que renfermait l'église collégiale de l'abbaye, était la tête de saint Maur, apportée de Rome, disait-on, par un pèlerin du nom Jorah Pardementi, et déposée sur le maître-autel, dans un sanctuaire d'argent massif. Le peuple de Paris et des environs étant dans l'usage de venir en pèlerinage, le jour de la Saint-Jean, visiter ces reliques, les religieux laissèrent établir une foire autour de leur monastère.

Tandis que les éclopés, les boiteux et les paralytiques demandaient à grands cris leur guérison et leur santé, les marchands de bougies et d'images, les mendiants, les vendeurs de tisane, les bûstiaux attachés autour du cloître et tous les marchands forains, mêlaient leurs voix à ce concert peu orthodoxe. Il s'ensuivit de tels charivaris et des rixes si fréquentes, que l'année 1558, M. de Vintimille, archevêque de Paris, congédia religieux et profanes, et qu'il ne resta bientôt plus dans ce village qu'une petite chapelle où l'on voyait la statue de saint Maur.

Catherine de Médicis fit élever sur l'emplacement de l'abbaye détruite, un superbe château dans lequel Charles IX et Henri III se retiraient souvent l'été. Plus tard les princes de Condé achetèrent ce magnifique domaine. Vendu pendant la révolution, comme bien national, il fut presque entièrement démoli par les acquéreurs. Il n'en reste plus aujourd'hui que le parc, dont la compagnie du chemin de fer de l'Est a fait l'acquisition.

C'est à Saint-Maur, sous le règne de Charles V, qu'eurent lieu les premiers essais des représentations théâtrales.

Les confrères de la Passion, espèce d'acteurs ambulants qui s'étaient réunis pour la première fois, représentèrent d'une façon profane les mystères, et le martyre de quelques saints fameux. Cette nouveauté attira tout Paris, et l'affluence devint si grande, qu'après de graves désordres, le prévôt de la cité fit suspendre les représentations. Mais le roi qui avait jugé par lui-même, et trouvait la chose fort de son goût, donna aux confrères de la Passion la permission de continuer leurs représentations dans toutes les banlieues de Paris. Ce fut d'après ces premiers éléments d'art dramatique, que la véritable comédie parvint à l'exécution des chefs-d'œuvre que les premières scènes du monde eurent depuis à enregistrer.

A l'époque où commence ce récit, Saint-Maur, quoique mis en émoi par les comédiens, n'était qu'un pauvre hameau composé d'une trentaine de maisons. Le bois de Vincennes s'y étendait, à l'endroit où nous voyons aujourd'hui de coquettes villas. La Marne coulait mélancoliquement au pied de collines en friche. L'admirable site que la main des hommes a métamorphosé depuis en une petite cité bruyante, avait le calme et la fraîcheur de la nature, cette éternelle patrie du beau. Était-il donc étonnant, que les poètes et les peintres en fissent le lieu de leurs études et de leurs méditations?

Après le repas champêtre, que la bonne disposition des convives rendit plus succulent qu'un festin royal, les trois promeneurs s'acheminèrent vers la partie du bois qui descend jusqu'à la rivière.

Il faisait un temps superbe. Une brise douce agitait les cerisiers en fleurs; les oiseaux gazouillaient dans les buissons d'acacia; les myosotis baignaient leurs petits pétales d'azur dans le flot transparent de la Marne, resserrée en cet endroit par une frange couverte d'osiers. Toutes les ravissantes harmonies qui président au réveil de la campagne, semblaient s'être réunies pour saluer le mariage prochain de Magdeleine et de Malfilâtre.

O nature! berceau de toute poésie, de tout enthousiasme, de toute espérance, qui peut te contempler sans songer à Dieu! qui peut douter de sa puissance infinie, de sa mansuétude adorable et de la pré-

voyance paternelle qui se retrouvent dans ses plus humbles comme dans ses plus splendides créations !

Les deux naïfs enfants donnant le bras au vieillard, éprouvaient un bonheur tranquille auquel se mêlait le sentiment religieux qui rend les affections saintes. Ils préparaient d'avance dans leur pensée le petit intérieur honnête et laborieux qui devait ajouter la sécurité à la joie. Ils s'assayaient de temps à autre sur un tertre verdoyant, puis reprenaient leur marche à travers les haies parfumées. Le bonhomme Pinson souriait malicieusement en prenant sa prise de tabac, et les échos des vallées voisines répétaient les francs éclats de rire, qui devaient être un jour le plus charmant souvenir de la vie du poète.

On revint à Paris le plus tard possible. Magdeleine était triste en descendant l'avenue de Vincennes ; elle songait à la lettre cachetée de noir. Il fallait pourtant bien la remettre à Malfilâtre. Mais la nuit cachait son émotion, le poète ne devina rien. Lorsque enfin, de retour au logis, chacun se disposa à rentrer dans sa chambre :

« Oh ! dit-elle du ton le plus dégagé qu'elle put aff'cter, voici une lettre arrivée pour vous ce matin et que j'avais oublié de vous remettre. »

— Ma pauvre tante est morte ! s'écria Jacques en apercevant le cachet noir. Puis il se sentit défaillir et se laissa tomber sur une chaise. La lettre fut ouverte, et l'attente de l'événement justifiée.

— Du courage, mon fiston, dit le père, il faut être homme.

— Pauvre ami, murmura Magdeleine si bas que Pinson n'entendit rien.

— Demain matin, il faut que je me rende à Caen, dit Malfilâtre, en secouant énergiquement les idées tristes qui envahissaient son cœur.

— Eh bien, Magdeleine fera votre malle, allez vous reposer mon garçon, pendant qu'on dort on ne souffre pas ; c'est le remède que j'emploie quand j'ai du chagrin, dit le vieux tapissier ; » et ils se séparèrent. Le lendemain, à sept heures du matin, Malfilâtre se mit en voyage.

A son arrivée à Caen, il trouva la maison de sa tante déserte. La vente d'un mobilier, presque centenaire, produisit neuf cents francs, qui servirent à payer les frais d'enterrement. Pour tout héritage, le poète reçut une somme de huit mille francs, que lui remit le notaire de la ville. Cet argent était le fruit des économies de la bonne dame, qui depuis plus de vingt ans, n'avait vécu que d'une rente viagère.

Logé dans un hôtel, le pauvre enfant attendait avec impatience le moment d'aller retrouver la famille Pinson, à laquelle il avait écrit les détails de son triste séjour, lorsqu'un matin l'hôtelier lui annonça un visiteur. Un jeune homme élégant et de manières distinguées fut introduit dans sa chambre.

« Vous ne me connaissez pas, mon cher cousin ? s'écria le nouveau venu en serrant la main de Malfilâtre étonné.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit froidement Malfilâtre ; je n'ai plus de famille !

— Enfin, reprit le jeune homme, vous êtes bien monsieur Jacques-Charles de Malfilâtre de Clinchamp ? Ma mère était cousine de la vôtre, nous nous sommes perdus de vue, ainsi que cela arrive souvent entre parents. On change de lieux et d'habitudes, de nouveaux visages font oublier les anciens,

et l'on regrette parfois les amis perdus pour les indifférents retrouvés.

— Si j'ai bonne mémoire, répondit Malfilâtre d'un ton glacial, je crois que l'éloignement réciproque de nos familles est né de la différence de nos situations financières.

— Eh qu'importent de telles considérations pour des hommes de cœur ! s'écria impétueusement le jeune homme ; vous êtes mon cousin, j'en suis fier, je vous retrouve et je vous garde. Un homme de talent n'a besoin ni de blason ni de fortune, il porte sa noblesse et sa richesse dans son cerveau. »

Il y avait tant de franchise sur le visage du jeune comte Arthur de G***, ses manières étaient si engageantes, que Malfilâtre se sentit revenir peu à peu à des dispositions plus sympathiques.

« Pourquoi ce digne garçon chercherait-il à me tromper ? se dit-il. En quoi moi, pauvre poète à peine connu, puis-je lui être agréable ou nécessaire ? Allons, j'ai eu tort de le mal juger ; c'est un bon diable, et je n'ai pas juré de me faire ermite. »

Les deux jeunes gens se serrèrent affectueusement la main, et, après plusieurs visites échangées, le poète n'osa pas refuser l'invitation qui lui fut faite de venir passer quelques jours au château de son parent.

Jusqu'alors la vie de Malfilâtre avait été si simple, si calme, je pourrais presque dire si naïve, que son séjour à la terre de G*** lui fit l'effet d'un rêve produit par l'opium. Un domaine quasi seigneurial, un parc et des étangs magnifiques, des chevaux piaffant dans les écuries, des valets encombrant les offices, de jeunes hommes de haute naissance, dont la fierté commençait à se familiariser avec l'aristocratie du génie et celle de la finance, ce charme de la vie élégante qui a d'irrésistibles attraits pour les esprits délicats, cette imprévoyance facile des choses du lendemain, tout cela semblait une féerie au pauvre poète, dont l'ambition s'éveilla pour la première fois. Arthur de G*** aimait les hommes de lettres ; il espérait faire jaillir sur lui-même quelques parcelles de la célébrité qui environnait son cousin. Cette prétention était la seule qui l'avait poussé à avouer hautement sa parenté avec Malfilâtre, auquel on commençait à reconnaître un talent supérieur. Aussi fit-on beaucoup de fête au pauvre provincial, auquel les conseils ne furent pas épargnés. *L'argent est le roi de l'époque*, lui disait-on ; *un habit bien fait est un trait d'union entre la misère et la fortune ; être n'est rien, paraître c'est tout*. Une foule d'aphorismes de ce genre étaient chaque jour débités à Malfilâtre, qui commençait à adopter l'opinion de ses dangereux conseillers. Chaque soir, il voulait écrire au père de Magdeleine, et, chaque soir, il se présentait de nouveaux plaisirs qui le détournèrent de ses projets. Quinze jours se passèrent, après lesquels tous les hôtes de G*** s'envolèrent comme les hirondelles quand arrivent les jours d'automne. « Où n'chez-vous, mon bon ? » lui dit Arthur en montant avec lui dans une chaise de poste qui les emmenait à Paris. Soudainement mordu au cœur par le démon de la vanité, Malfilâtre donna je ne sais quelle fausse adresse d'hôtel dans un beau quartier.

« Quittez-moi ces boutiques de fripiers, où l'on vous donne du linge et des meubles dont le plus vil des crétins a pu se servir avant vous, reprit Arthur. J'ai dans mon hôtel un petit entre-sol qui fera parfait-

lement votre affaire, je le mets à votre disposition. Je vous conduirai chez mon tapissier, qui vous le meublera à des prix raisonnables, et nous passerons ensuite chez mon tailleur, qui vous fera faire peau neuve. Sichez semer pour recueillir, secouez hardiment la poussière provinciale dont il vous reste encore trop de parcelles; hantez les gens riches, fuyez les gueux. Tout ce que nous approchons déteint sur nous. Votre gloire dépend de votre perspicacité.»

Il y avait quelque chose de tristement vrai dans la plupart de ces aphorismes à l'usage des cœurs blasés. Un homme fort y eût résisté; l'homme faible et orgueilleux ne sut pas les combattre. Malfilâtre eut honte d'avouer son mariage projeté avec Magdeleine, ou plutôt cette dernière et tendre impression n'avait plus de place que dans sa mémoire. Il s'installa à l'hôtel de son cousin, et dépensa ses huit mille francs d'héritage pour l'acquisition de ses meubles et de sa toilette.

Jeté dans le flot tumultueux de la hohême parisienne, vanté pour son nom dont il ne justifiait plus la célébrité par la production de ses œuvres, Malfilâtre s'enrôla sous la bannière des viveurs, et devint une des constellations brillantes, mais éphémères, de l'époque. Pendant trois mois qu'il vécut ainsi au milieu des éblouissements de ce monde, il ne créa rien, seulement il fit imprimer diverses poésies, qui, composées aux jours de son enfance, lui furent maigrement payées. La dette soutint son luxe tant qu'on crut son cousin solidaire de ses dépenses; mais, malgré sa fortune, la vie luxueuse et folle du comte Arthur l'avait presque entièrement ruiné. L'hôtel et le château, grevés d'hypothèques considérables, furent mis en vente publique. L'enfant prodigue retourna dans sa famille, et la nichée de parasites, qui vivaient aux dépens du moderne Amphitryon, s'envola le jour où furent dévorées les dernières miettes de ses festins.

Voici donc Malfilâtre jeté seul, sans argent, sans famille, sans amis, sur le pavé de cette cité corruptrice où la mière conduit parfois à la basse-se, où la fortune conduit souvent à la dépravation. Une nature forte, un jugement solide, l'amour du travail l'eussent sauvé. La vanité le perdit. Il pensa bien à retourner dans sa mansarde et à se faire abouder de Pinson et de Magdeleine; mais que diraient de lui ses camarades de plaisirs? que dirait le monde habitué à le voir au milieu de son e-cadron de viveurs? Comment pourrait-il se résoudre à accepter les privations de cette existence obscure, lui qui avait savouré toutes les jouissances du luxe et de la gastronomie parisienne? Et en admettant qu'il trouvât en lui un reste d'énergie louable, sa fiancée ne serait-elle pas mariée à un autre, et le bonhomme Pinson ne le chasserait-il pas de son seuil? D'ailleurs, les hommes de lettres sont, parfois, comme les femmes coquettes, l'habitude du succès devient une des nécessités les plus impérieuses de leur existence; hors des satisfactions de l'amour-propre, le monde n'est pas!

Malfilâtre fit de nouvelles dettes. Il meubla un appartement, prit des domestiques, retourna dans le monde, qu'il avait abandonné momentanément, joua gros jeu, perdit, gagna, et, une fois précipité dans le gouffre, il y vécut de cette vie creuse, énervante et

factice qui ne laisse ni jeunesse au cœur ni poésie au cerveau.

Pendant ce temps, qu'était devenue Magdeleine? La pauvre fille avait attendu longtemps des nouvelles de son promis, puis elle avait cru qu'il était malade, mort peut-être, et, dans son inquiétude, elle avait prié son père d'aller s'informer auprès des éditeurs, des libraires et des personnes dont il lui avait parlé dans leurs longues soirées de famille. Lorsqu'elle apprit que le poète vivait à Paris, dans un fastueux hôtel, qu'il était heureux et bien portant, elle dit au tapissier, dont la colère s'exhalait en jurons formidables: «Que veux-tu, mon père, nous avons jeté les yeux au-dessus de notre humble position. J'étais trop pauvre et trop ignorante pour devenir la femme d'un poète; Dieu nous a punis de notre ambition. Agenouillons-nous devant sa volonté et courbons la tête.» Cependant la pauvre fille pâissait et maigrissait de jour en jour. Le père Pinson, déjà vieux et usé par le travail, perdait son courage et sa force. Le commerce allait mal; divers remboursements ne purent s'opérer aux époques voulues. La banqueroute d'un négociant, dont le tapissier avait meublé l'appartement sans recevoir le prix de ses fournitures, acheva la ruine du bonhomme, qui, frappé par le chagrin et la décadence de son commerce, tomba dangereusement malade et devint paralytique. La boutique fut fermée, toutes les dettes payées, mais il ne resta rien à la pauvre famille, qui reprit dans la maison les humbles mansardes, dont l'une avait été occupée par le poète dissipateur. Magdeleine, pour faire vivre son père et sa tante, faisait des ganses et des glands d'ameublements. Ce travail, peu payé, était à peine suffisant pour entretenir le ménage, et il se passa bien des jours où les deux femmes oublièrent de déjeuner.

Après quelques mois de l'existence dont nous avons parlé, Malfilâtre se trouva sans ressources. Le crédit usé, les meubles vendus, l'habit râpé, il ne lui resta qu'un écu et deux manuscrits inachevés. Il mit tout dans sa poche et alla jouer. C'était un soir d'hiver, la pluie tombait à torrent, le vent soufflait par rafales. Le poète était sombre comme le temps. Après avoir erré pendant deux heures, dans ce Paris qui lui semblait en ce moment si triste et si désert, il entra dans une maison de jeu, jeta son dernier écu sur le tapis vert, perdit, et sortit épouvanté.

Le malheureux avait la fièvre, mille idées sinistres et incohérentes traversaient son esprit exalté. Un froid subit le saisit si violemment qu'il ne put continuer d'avancer; il resta plusieurs minutes immobile, se demandant si la Seine, qui mugissait à ses pieds, ne serait pas sa dernière demeure. Une pensée venue du ciel l'arracha à cette coupable méditation. Il fit quelques pas dans la direction opposée à la rivière, mais il fut pris d'un étourdissement soudain et tomba de toute sa hauteur contre le poteau qui soutenait un réverbère. Le sang jaillit de son front, il s'évanouit. Plusieurs personnes qui passaient dans cet endroit le transportèrent chez un pharmacien. Il avait reçu un coup violent à la tête. Un homme de l'art pansa sa blessure. On l'interrogea pour connaître sa demeure; il ne comprit pas et ne put répondre. Après avoir fouillé dans ses poches pour savoir si des papiers ou quelque indice pourraient mettre sur la voie de son logis, on trouva une an-

cienne facture du père Pinson, sur laquelle, étaient griffonnés quelques vers. Il fut donc amené, à minuit, dans la maison de l'ex-tapissier, où la vieille et bonne Brigitte lui donna tous les soins nécessaires. Placé dans une petite chambre qui tenait à celle de la tante, Malgâtre fut pendant six semaines en danger de mort. Il ne pouvait reconnaître ses amis qu'aux rares moments de lucidité que lui laissait la fièvre; alors ses remords se traduisaient par des larmes. Magdeleine fut sublime de courage et de résignation. La pensée de Dieu était en elle; elle s'abandonnait à sa bonté, et reconnaissait sa justice. Fille du peuple, pauvre et sachant à peine lire, elle avait rêvé un jour les plaisirs du monde et la célébrité d'un mari. Le ciel avait brisé sa folle espérance: c'était sa punition. Le poète, lui, avait fait des affections saintes de la famille le caprice d'un jour, et s'était volontairement jeté dans les désordres qui conduisent à la dépravation. Un double châtiment les frappait à la fois. Magdeleine courbait la tête devant les décrets de la Providence. La prière, ce fruit qui mûrit à la porte du ciel, devint sa consolation, son refuge et son espoir.

Cependant les médecins, ne venaient plus voir le malade; ils avaient épuisé, sans succès, toutes les ressources de la science.

« Mademoiselle Magdeleine, dit un jour Malgâtre à la jeune ouvrière, je me trouve si bien depuis ce matin, que je veux achever mon poème; vous voir travailler nuit et jour et vivre de pain noir, sentir

que c'est moi qui ai plongé dans le chagrin et la misère une honnête et respectable famille, c'est une douleur au-dessus de mes forces. Donnez-moi de l'encre et du papier, encore une centaine de vers, et l'ouvrage sera fini. »

Magdeleine refusa ce qu'il demandait, les médecins avaient ordonné le repos le plus absolu. Mais, pour distraire le malheureux, elle et sa tante roulèrent près de la fenêtre le fauteuil sur lequel il était étendu. Alors il vit le ciel, il respira les pures émanations de l'air printanier. Un oiseau passa en chantant; il pensa à la nature, à la jeunesse, à la vie. Une larme coula sur sa joue pâle; il croisa les mains et pria.

Le lendemain, à la même heure, devant la même fenêtre, au moment où le même oiseau passait en jetant sa note plaintive, le poète s'endormit de son dernier sommeil, en l'année 1767, à l'âge de trente-quatre ans.

Le père Pinson ne tarda pas à rejoindre Malgâtre dans la tombe; la vieille tante entra, avec l'aide de quelques protections, dans un hospice de charité. L'histoire ne nous transmet, sur le sort de Magdeleine, que des documents incertains. Dans une biographie que nous avons lue à la bibliothèque de l'Arsenal, il est dit qu'un an jour pour jour après la mort de son père, elle fut conduite à l'Hôtel-Dieu, qu'elle y demeura trois mois malade, et qu'elle y mourut d'une phthisie pulmonaire.

M^{me} CAROLINE DE NEVERS.

LE LUTIN DES GRÈVES

OPÉRETTE EN UN ACTE

Musique de M. A. ROCHERLAVE, avec le présent Numéro.

PERSONNAGES

JEANNETTE (16 ans).
LE GRINCHEUX, vieux tailleur.
MADELEINE, sa pupille (18 ans).
JULIE, { amies de Jeannette et de Madeleine.
FRANCINE, {
UN MOUSSE.

La scène se passe sur la grève d'un village au bord de la Manche. Au fond, à droite, une cabane de pêcheurs; à gauche, quelques fragments de rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, assise à gauche et regardant la mer;
JULIE et FRANCINE, entrant par la droite.

JULIE, à Francine et désignant Jeannette. La voilà! Ne te disais-je pas que nous ne manquerions point de la trouver ici?

FRANCINE, frappant sur l'épaule de Jeannette. Le fait est qu'il est bien inutile de chercher Jeannette ailleurs qu'au bord de l'eau.

JEANNETTE, debout et très-gaie. Ne m'a-t-on pas surnommée le lutin des grèves?

JULIE. A bon droit! Toute petite et marchant à peine, tu y courais dès qu'on n'avait plus l'œil sur toi, et, en grandissant, on dirait que ton goût n'a fait que s'accroître.

JEANNETTE. En effet!

CANZONE.

I

Quand la mer folle et riieuse,
S'enfuit et revient joyeuse,
J'aime à voir le flot courir,
Et puis à mes pieds mourir.
Et quand la vague en colère
Fait entendre son tonnerre,
J'aime à la voir se briser
Sur le granit du rocher!

II

Quand l'horizon se colore,
Quand va paraître l'aurore,
Sur la grève avec amour,
Je salue un nouveau jour!
Le soir, j'y reviens encore,
Et dans l'Océan qu'il dore,
Je regarde le soleil
Plonger son masque vermeil!

Mais pourquoi me cherchiez-vous?

FRANCINE. Pour t'annoncer une mauvaise nouvelle.

JEANNETTE. Une mauvaise nouvelle?

JULIE. Concernant la pauvre Madeleine.

JEANNETTE. Ma meilleure amie!

FRANCINE. L'amie, de tout le monde; elle est si bonne et si douce!

JEANNETTE. Oh! la mienne surtout! vous savez bien que dans ma terrible maladie d'il y a deux ans, alors que j'allais suivre ma chère mère au tombeau, c'est Madeleine qui m'a sauvé la vie? que lui arrive-t-il?

JULIE. Son tuteur, le vilain Le Grincheux, lui a signifié ce matin qu'il la prenait pour femme!

JEANNETTE, *riant*. La bonne histoire!

FRANCINE. C'est la vérité pure.

JULIE. Tiens, interroge Madeleine, plutôt; je l'aperçois là-bas, et elle a l'air de se diriger par ici.

FRANCINE. Sûrement, elle te vient conter son chagrin.

JULIE. Elle pleure!

FRANCINE, à Julie. Elle aimera peut-être mieux se trouver seule avec Jeannette.

JULIE. Oui.

FRANCINE. Donne-lui du courage, ma petite Jeannette!

JULIE. Ou bien invente un moyen pour empêcher ce vilain mariage; tu es si maligne quand tu veux!

FRANCINE. Un vrai lutin, quoi!

JULIE. Seulement, tu nous tiendras au courant de tes inventions.

FRANCINE. A tantôt!

SCÈNE II.

JEANNETTE, MADELEINE.

(*Madeline descend lentement la scène; elle n'aperçoit pas Jeannette tout d'abord.*)

MADELEINE. Il n'y a point du tout de remède à ma peine. Comment oserais-je résister à mon tuteur? C'est une chose absolument impossible, et Jeannette le reconnaîtra comme moi. Mon Dieu, si avant ce fatal mariage, vous me faisiez la grâce de me rappeler à vous!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Petit oi-eau, qui n'avez plus sur terre,
De nid d'amour;
Quand à vos cris un destin trop sévère
Feint d'être sourd;
Quand vous voyez le chasseur, dans la plaine,
Vers vous courir;
Tenter de fuir est pour vous chose vaine;
Il faut mourir!
Petit oiseau, qu'on entend dans la plaine
Au loin gémir!
Tenter de fuir est pour vous chose vaine,
Il faut mourir!

DEUXIÈME COUPLET.

Fleur du vallon qui pâlis sous l'orage
Et le ciel soir,
Lorsque sur toi la foudre fait tapage,
Va, plus d'espoir!
Autour de toi, quand le vent en furie
S'en vient mugir,
Sa voix redit aux fleurs de la prairie,
Il faut mourir!
Fleurs du vallon, quand le vent en furie
S'en vient mugir;
Sa grande voix redit dans la prairie,
Il faut mourir!

JEANNETTE, *s'approchant*. Mourir! non pas! Il faut vivre et disputer son bonheur!

MADELEINE. C'est toi, ma Jeannette! Tu m'as donc entendue et tu sais donc tout?

JEANNETTE. Je sais, ma mignonne, que le père Le Grincheux ne peut t'épouser malgré toi, ni te faire dire oui, si tu veux donc tout?

MADELEINE. Et son fils, mon cousin Paul, que j'ai toujours regardé comme mon fiancé, crois-tu qu'il puisse ne point partir, quand mon tuteur vient de signer son engagement à bord d'un trois-mâts qui fait voile ce soir même pour Madagascar?

JEANNETTE. Ah! le vilain bonhomme! Il a fait cela?

MADELEINE. Tu vois bien qu'il n'y a pas de remède à mon chagrin!

JEANNETTE. Allons donc! Je ne vois pas cela le moins du monde!

MADELEINE. Oui, mais malgré tout ton esprit, tu ne saurais rien trouver pour empêcher mon tuteur d'agir à sa volonté!

JEANNETTE, *avec beaucoup d'entrain*. Vraiment? Eh bien! vous me piquez au jeu, mademoiselle! Ah! je ne saurais rien trouver? ah! je me croiserais les bras et j'assisterais tranquillement à votre naufrage! ce serait jo! il (*Court silence.*) Écoute! j'imagine une folie qui, dès ce soir, amènera peut-être le père Le Grincheux à renoncer de lui-même à son idée baroque.

MADELEINE. De lui-même mon tuteur renoncerait à m'épouser?

JEANNETTE. J'ose l'espérer!

MADELEINE. Ah! Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE. Et il te mariera à ton cousin Paul.

MADELEINE. Ma chère Jeannette!

JEANNETTE. Par exemple, quelque chose que tu m'entendes dire, ne me contredis point!

MADELEINE. Ne puis-je connaître ton projet?

JEANNETTE. Ton tuteur est avare ; c'est parce qu'il convoite ton petit bien qu'il veut t'épouser ; son avarice est le moyen dont je vais me servir contre lui. Il n'y a là rien qui te doive effaroucher.

MADELEINE. Cependant...

JEANNETTE. Chut !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GRINCHEUX.

LE GRINCHEUX, à Madeleine. Pourquoi donc es-tu sur la grève, quand c'est l'heure de songer à la soupe ? Croquant qu'elle était en train, je monte pour te dire de n'y pas mettre trop de beurre...

JEANNETTE, à part. Vilain ladre !

LE GRINCHEUX, continuant. Et je trouve le chou absolument cru et pas plus de feu au foyer que sur ma main. Tu perds donc l'esprit ?

JEANNETTE. Il y aurait de quoi !

LE GRINCHEUX. Pourquoi qu'il y aurait de quoi ?

JEANNETTE. Après ce qui arrive !

LE GRINCHEUX, à Madeleine. Qu'est-ce qui arrive ?

JEANNETTE. Madeleine ne le sait pas.

LE GRINCHEUX. D'abord ce n'est pas à toi que je parle, et c'est toujours toi qui réponds, ce qui commence à m'échauffer les oreilles. Ensuite, si Madeleine ne sait pas ce qui arrive, comment cela lui ferait-il perdre l'esprit ?

JEANNETTE. Vous me comprenez mal ; je dis que si elle avait comme moi causé avec cette Allemande, elle en aurait bien pu perdre l'esprit, quoique ce soit vous surtout que la chose regarde.

LE GRINCHEUX. Quelle chose ? quelle Allemande ?

JEANNETTE. Une femme pas toute jeune, toute jeune, mais néanmoins très-agréable, qui, tout à l'heure, m'a entreprise sur votre compte, me demandant si vous étiez beau, si vous étiez bon, si vous aviez encore toutes vos dents, si vous étiez bien économe, etc.

LE GRINCHEUX. Cette Allemande est bien curieuse !

JEANNETTE. Tout en me parlant, elle avait ouvert un portefeuille bourré de billets de mille francs, et elle y consultait des notes. Je lui ai répliqué en lui donnant votre adresse. Non, s'est-elle écriée dans un baragouin qui n'était peut-être pas de l'allemand, mais qui était encore moins du français, — non ! je désire que notre rencontre soit fortuite, afin de le pouvoir juger sans qu'il sache que je l'examine. — Il y a un moyen, ai-je dit alors, guettez-le sur cette grève, il y vient quelquefois après sa soupe, vous aurez la chance de l'y rencontrer.

LE GRINCHEUX. Voilà une bien drôle d'histoire !

JEANNETTE. Le fait est que sans ses billets de mille francs, l'Allemande m'aurait produit l'effet d'une échappée des petites-maisons, mais les billets de mille francs !...

LE GRINCHEUX. Oui, ça mérite considération ! Madeleine, précède-moi à la maison ; va t'occuper du dîner, va, ma fille !

SCÈNE IV.

LE GRINCHEUX, JEANNETTE.

LE GRINCHEUX. Voyons, voyons, maintenant que

nous sommes seuls, reparle-moi un peu de l'Allemande, et surlout de ses... de ses paperasses.

JEANNETTE, feignant. Quelles paperasses ?

LE GRINCHEUX. Les billets !

JEANNETTE. Bon !

LE GRINCHEUX. Dis donc, si tout ça n'était qu'une farce ?

JEANNETTE. Je l'ai pensé !

LE GRINCHEUX. Ah !

JEANNETTE. Sans les billets et sans quelques paroles relatives à un testament qu'elle a laissées échapper, je vous engagerais à vous méfier. Il y a tant de mauvais plaisants dans ce monde !

LE GRINCHEUX. Un testament ! elle a parlé d'un testament ?

JEANNETTE. Après cela, j'ai peut-être mal compris ; cette Allemande s'exprime d'une manière si cocasse !

LE GRINCHEUX. Un testament ! ce mot-là est pour mon esprit comme un bec de gaz dans une cave ! J'ai toujours entendu dire à mon père qu'un frère de son père était passé dans les îles et qu'on n'en avait jamais eu de nouvelles.

JEANNETTE. Bah !

LE GRINCHEUX. Oui.

JEANNETTE. Il ne serait pas de la première jeunesse.

LE GRINCHEUX. Il serait mort, puisque l'Allemande parlait de testament.

JEANNETTE. C'est juste ! alors, vous supposeriez qu'il aurait laissé quelque chose ?

LE GRINCHEUX. Quand on reste aux îles, c'est qu'on y fait fortune.

JEANNETTE. J'aurais cru le contraire.

LE GRINCHEUX. Si l'on n'y fait pas fortune, on y reste pour y faire fortune, si l'on y fait fortune, on y reste pour augmenter sa fortune.

JEANNETTE. Dans le but de surprendre un jour agréablement ses héritiers d'Europe.

LE GRINCHEUX. C'est un but très-honnête et très-louable.

JEANNETTE. Mais qu'est-ce que l'Allemande aurait donc à voir dans tout cela ?

LE GRINCHEUX. Ça m'inquiète et me tracasse.

JEANNETTE. A moins qu'elle ne soit héritière aussi.

LE GRINCHEUX. De quel côté ?

JEANNETTE. Du côté de la femme de votre oncle.

LE GRINCHEUX. Mon oncle était célibataire.

JEANNETTE. Il a pu se marier.

LE GRINCHEUX. Il nous aurait invités à la bénédiction nuptiale.

JEANNETTE. Il aura pensé que vous n'arriveriez pas à l'heure.

LE GRINCHEUX. Voilà une raison, et tout ceci n'est malheureusement pas impossible.

JEANNETTE. Cela n'est pas du tout impossible.

LE GRINCHEUX. Alors cette Allemande serait ma cousine du côté de ma tante ?

JEANNETTE. Justement !

LE GRINCHEUX. Jeannette !

JEANNETTE. Père Le Grincheux !

LE GRINCHEUX. Je verrai l'Allemande !

JEANNETTE. La vue n'en coûte rien.

LE GRINCHEUX. Mais si elle ne me dit pas les noms et prénoms de mon oncle, Luc-Roch-Marc Le Grincheux, comme moi-même je m'appelle par sou-

venir de lui, Luch, Roch et Marc, je la traite d'aventurière et je la fais mettre en prison. (*Fausse sortie.*)

JEANNETTE, l'arrêtant. Où allez-vous ?

LE GRINCHEUX. Manger ma soupe.

JEANNETTE. Attendez un peu que je vous admire ! Ceci vous représente un grand homme ! Il y a pour lui en l'air un héritage dont le chiffre peut varier entre cinq francs et dix millions, et il songe à aller manger sa soupe ! Feu messieurs les Sparliates dont j'ai entendu parler, n'auraient pas fait mieux ! (*Sur la ritournelle.*) Qu'il est grand ! pyramidal ! il me renverse !

AIR.

(*Très-moqueuse.*)

Chez moi, pareille nouvelle
Produirait, certainement,
Jusqu'au fond de ma cervelle,
Quelque affreux dérangement !
Lui, voyez, devant la fortune,
Il est, constance peu commune,
Impassible et froid comme un roc ;
Dix mille autres perdraient la tête ;
Sans broncher, si sa soupe est prête,
Il la mangera, le grand Roch !
Cher Le Grincheux,
Vous étiez chiche ;
On dit même avaricieux.
Cher Le Grincheux,
Vous voilà riche ;
C'est un état délicieux !
Voyez-le, devant la fortune,
Il est, constance peu commune,
Impassible et froid comme un roc ;
Dix mille autres perdraient la tête ;
Sans broncher, si sa soupe est prête,
Il la mangera, le grand Roch !

JEANNETTE, s'en allant. Bon appétit, papa Le Grincheux !

SCÈNE V.

LE GRINCHEUX, seul.

La vérité est que je ne suis pas très-certain qu'elle pourrait couler, ma soupe ; je me sens l'estomac un peu serré. Outre que ce serait un dîner de perdu, cela m'empêcherait aussi de me venir promener sur la grève, puisque je serais incommode, et il est urgent que je m'y promène. Ma foi ! autant y rester puisque j'y suis ; je mangerai ma soupe plus tard. Promenons-nous donc ; et de la tenue !

COUPLETS.

I

Les mains derrière le dos,
Ça fait ressortir le buste.
Il est assez à propos
Qu'en deux temps je me rajuste.
Nous sommes au vendredi,
Ma chemise est de dimanche ;
Cela fait que, Dieu merci !
Elle est presque toute blanche !

H

Quant à ma barbe, vraiment,
Peut-être est-elle un peu rude.
De me raser, fréquemment,
Moi, je n'ai pas l'habitude.
Bah ! quelques discours flatteurs
Feraient oublier ma barbe.
Ainsi d'habiles docteurs
Font avaler la rhubarbe !

Hein ? J'avais cru entendre le sable craquer et le flic-flac de jupons empesés. Cette dame doit porter des jupons empesés. Jolie mode pour faire monter les calicots, vu l'action désastreuse de l'amidon. — Cette fois, je ne me trompe pas, c'est elle !

(*Il se retourne brusquement et se promène en affectant des airs indifférents. Jeannette, grotesquement accoutrée, une ombrelle et un éventail à la main, le croise à plusieurs reprises, et chaque fois lui fait une révérence à laquelle Le Grincheux répond par un profond salut.*)

SCÈNE VI.

LE GRINCHEUX, JEANNETTE.

LE GRINCHEUX, à part. C'est particulier, je jurerais avoir déjà rencontré ce visage-là quelque part !... C'est la voix du sang !

JEANNETTE, accent prononcé. Oh ! che avre mangué te gasser mon betite barabluie sur le tête te vous, meinherr !

LE GRINCHEUX. Cela aurait été pour moi un honneur et un plaisir, madame !

(*La promenade recommence, coupée de nouvelles révérences.*)

LE GRINCHEUX, s'arrêtant. Madame est de la Germanie ?

JEANNETTE, avec un sourire de satisfaction. Ia !

LE GRINCHEUX. C'est par hasard que madame se trouve dans notre pays ?

JEANNETTE. Bardon ! che n'avre bas compris !

LE GRINCHEUX. Je demandais à madame si madame était venue dans notre pays comme elle aurait pu aller dans tout autre pays ?

JEANNETTE. Ia ! no ! ia ! Che vais vous tire, che ne comprends chamais qu'abrès que j'avre rebondu ; cela fait naître quelquefois tes guibrogues.

LE GRINCHEUX. Des quoi ?

JEANNETTE. Tes guibrogues.

LE GRINCHEUX. Des quiproquos ?

JEANNETTE. Ia ! tes guibrogues. (*Nouvelle promenade.*)

LE GRINCHEUX, à part. Est-ce que nous allons nous promener comme ça jusqu'à la marée montante ?... (*S'asseyant sur une pierre.*) Il y a place pour deux si le cœur en dit à madame.

JEANNETTE. Ia ! oh ! nein ! che vais mettre moi ici en face te fous. (*Silence coupé de mines comme si l'un et l'autre désiraient et n'osaient entamer la conversation.*)

JEANNETTE, se décidant. Meinherr Le Grincheux !

LE GRINCHEUX. Vous savez mon nom, madame ?

JEANNETTE. Luc-Roch-Marc !

LE GRINCHEUX. Et mes petits noms aussi ?

JEANNETTE. Luc-Roch-Marc, comme fotre ongle, Luc-Roch-Marc mort aux îles, en nous laissant, à

fous sa nefeu, et à moi son nièce, par un-audre gôté, toute son héritache, moyennant une betite gondition.

LE GRINCHEUX, *debout*. Ainsi, vous êtes nièce par les femmes de Luc-Roch-Marc Le Grincheux ?

JEANNETTE, *debout aussi*. Ia !

LE GRINCHEUX. Comme moi je suis son neveu du côté des Le Grincheux ?

JEANNETTE. Ia !

LE GRINCHEUX. Et vous et moi nous sommes cousins ?

JEANNETTE. Ia ! vous très-pien gombrendre tout de suite !

LE GRINCHEUX. Vous êtes bien bonne !

JEANNETTE. Che suis chiste.

LE GRINCHEUX. Plâit-il ?

JEANNETTE. Che suis chiste.

LE GRINCHEUX. Vous êtes juste ?

JEANNETTE. Ia ! ia ! fous gombrendre très-barfaite-mient pien !

LE GRINCHEUX. Serait-il indiscret maintenant de vous demander moyennant quelle condition vous et moi nous devons hériter de notre oncle ?

JEANNETTE. Ce èdre drès-tificile à exbliquer pour une temoiselle !

LE GRINCHEUX. Mais alors, l'héritage de notre oncle courrait donc risque de rester là où il est ?

JEANNETTE. Nein ! si nous ne remblissons pas la betite gondition, l'héritage appartiendra aux hôbitals.

LE GRINCHEUX. Aux hôpitaux ? par exemple !

JEANNETTE. No ! no ! aux hôbitals !

LE GRINCHEUX. Hôpitals ! hôpitaux ! c'est absolument la même chose ; là n'est pas l'intérêt de la question.

JEANNETTE. Ia, là èdre l'indérêt de la question !

LE GRINCHEUX. Non, madame, non !

JEANNETTE. Ia, meinherr, ia ! L'indérêt de la question ètre tout entier dans les quadre cent mille francs de notre ongle, qui s'en iront aux hôpitals, si nous ne remblissons pas la betite gondition.

LE GRINCHEUX. Quatre cent mille francs ! vous avez dit quatre cent mille francs ?

JEANNETTE. Ia ! quadre cent mille frans !

LE GRINCHEUX. Notre oncle a laissé quatre cent mille francs ?

JEANNETTE. Ia !

LE GRINCHEUX. Dont vous et moi nous sommes les seuls héritiers ?

JEANNETTE. Ia ! mais qui s'en iront aux hôbitals, si...

LE GRINCHEUX. Ils n'iront pas ! Mais pourquoi est-ce à vous que les dernières volontés de notre oncle ont été adressées et non à moi ?

JEANNETTE. Foilà ; ce èdre bar rapport à ma gualité te faible femme.

LE GRINCHEUX. Je ne comprends pas.

JEANNETTE. Fous gombrendrez tout à l'heure ; moi, che finis toujours bar gombrendre ; d'ailleurs, ce èdre très-glair. Notre ongle a dit : Che désire qu'ils soient èboux, mais che ne veux pas de gondraïne, et pour qu'il n'y ait pas de gondraïne, le blus simple des deux, le blus inoffensif choisira, c'est-à-dire aura le droit de bremier de voir si l'audre lui convient ou ne lui convient pas. Gombrenez-vous à brésent ?

LE GRINCHEUX. Modérément.

JEANNETTE, *satisfaite*. Che savais pien !

LE GRINCHEUX. Les papiers qui font foi de toutes ces choses vous me les montrerez ?

JEANNETTE. Ia !

LE GRINCHEUX. Quand ?

JEANNETTE. Quand fous foudrez.

LE GRINCHEUX. Tout de suite.

JEANNETTE. Ia ! oh ! no ! no ! impossible tout de suite ; ils sont à Krackenheim, gez moi, dans mon bedide maison.

LE GRINCHEUX. Quelle faute ! vous auriez dû vous en munir !

JEANNETTE. Munir ! che ne gombrends pas !

LE GRINCHEUX. Vous auriez dû les apporter avec vous.

JEANNETTE. Les originaux ! che ne voulais pas ; ch'aurais eu peur de les perdre. Si fous ne foutez pas remblir le bedide gondition, che fous en ferai faire une gopie et che fous l'enferrai.

LE GRINCHEUX. Voyons, récapitulons les faits et tâchons de ne pas faire faus-e route : si je vous ai bien comprise, cette condition un peu originale de notre oncle serait un mariage entre vous et moi ?

JEANNETTE. Ia, ce èdre la bedide gondition.

DUETTINO.

LE GRINCHEUX.

Eh bien ! qu'en dites vous, cousine ?

JEANNETTE.

Et vous, gousin, qu'en dites-vous ?

LE GRINCHEUX.

Moi, je vous trouve bonne mine !

JEANNETTE, *riant*.

Hériter fous semblera toux.

LE GRINCHEUX.

Non, vrai, vous êtes très-jolie !

Vos cheveux surtout sont fort beaux !

JEANNETTE, *minaudant*.

On le disait en Chermanie,

Mais j'étais sourte à ces brobos !

ENSEMBLE, *chacun à part*.

LE GRINCHEUX.

Elle aura des discours galants,

Pour ses quatre cent mille francs.

JEANNETTE, *sans accent*.

Combien quatre cent mille francs

Inspirent de discours galants !

JEANNETTE, *avec accent*.

On m'a parlé d'une bubille !

LE GRINCHEUX.

Hein ? quoi ?

(*A part*.)

Ciel ! que l'on est bavard !

Ce n'est qu'une petite fille !

JEANNETTE.

Qu'il faut marier sans retard !

Car, sages-le, che suis chalousé !

Et mon avis est qu'au foyer,

Près de vous la nouvelle èbouse

Seule, désormais, doit régner !

ENSEMBLE.

JEANNETTE.

Plutôt ne jamais hériter,

Qu'entre nous fous soir hésiter !

LE GRINCHEUX.

Ah ! quand il s'agit d'hériter,
Entre nous comment hésiter ?

Hésiter, moi, belle cousine !...
A quand, s'il vous plaît, notre hymen ?

JEANNETTE, *riant*.

Aux hôpitaux, che l'imachine,
Ce être bour ne tonner rien.

LE GRINCHEUX.

Mais non, mais non !...

JEANNETTE.

Fort bien ! alors, je suis jolie !

LE GRINCHEUX.

Vos cheveux...

JEANNETTE, *l'interrompant et minaudant*.

Je sais ; mes cheveux sont fort beaux !

On le disait en Chermanie,

Mais ch'étais sourde à ces brobos !

REPRISE DU PREMIER ENSEMBLE.

JEANNETTE. Gousin, il me vient une idée, relative-
ment à cette bubille.

LE GRINCHEUX. Laquelle ?

JEANNETTE. N'auriez-vous pas dans la famille, au-
tour de vous, quelqu'un de disonible ?

LE GRINCHEUX, *à contre-cœur*. Il y a Paul, mon fils
Paul.

JEANNETTE. Fous avez un fils ? Notre ongle igno-
rait certainement cette bedide bartigularité, audre-
ment, c'est Paul et pas vous qu'il m'aurait ordonné
d'épouser.

LE GRINCHEUX, *avec grimace*. C'est un enfant !

JEANNETTE. Quel âche ?

LE GRINCHEUX. Vingt ans.

JEANNETTE. Et la bedide dix-huit ; c'est chustement
l'affaire ! Quand les marions-nous ?

LE GRINCHEUX. Je vais vous dire, il y a à leur ma-
riage immédiat un petit empêchement.

JEANNETTE. Un empêchement ?...

LE GRINCHEUX. L'empêchement en question est
très-réel ; j'ai engagé Paul pour un voyage à Mada-
gascar, et il y a cinq cents francs de dédit.

JEANNETTE, *à part*. Aïe !

LE GRINCHEUX. Vous dites ?

JEANNETTE. Que dès l'instant où fous et moi nous
consentons à remblir la bedide gondition de notre
ongle, cinq cents francs ne doivent être rien du
tout pour nous. Che les ai chustement à mon hôtel ;
che m'en vais les chercher. Vous, rendez-vous chez
le notaire avec la bedide, votre fils Paul et des té-
moins, nous nous retrouverons chez vous après que
le gondrat sera signé.

LE GRINCHEUX. Laissez-moi vous accompagner à
votre hôtel.

JEANNETTE. Non ! ce ne serait pas confenable !...
Quand nous aurons balbé les quadre cent mille
francs de notre ongle, nous irons ensemble au bout
du monde si cela bent vous faire blaisir. (*En s'éloi-
gnant, Jeannette croise Francine et Julie, qui la regar-
dent avec étonnement.*)

SCÈNE VII.

LE GRINCHEUX, JULIE, FRANCINE.

Jeune, à Francine. La drôle de toilette.

LE GRINCHEUX, *à lui-même*. En voilà un beau rêve !
Aussi, la cousine aurait été louche, bancale et bos-
sue, elle aurait eu des verrues sur le nez, que cela
ne m'aurait absolument rien fait ; je l'aurais épou-
sée tout de même. Quatre cent mille francs ! (*Fausse
sortie.*)

JULIE. Père Le Grincheux, quelle est donc la dame
avec qui vous causiez tout à l'heure ? Peut-on vous
le demander ?

FRANCINE. On dirait qu'elle ressemble...

LE GRINCHEUX, *très-vite*. Elle ressemble à son grand-
père, qui était le frère de mon père et l'oncle de
notre oncle le planteur, et dont le portrait est ac-
croché dans mon alcôve.

FRANCINE. Ce n'est pas cela, je trouve...

LE GRINCHEUX. Excuse-moi, petite ; tu me diras le
reste un autre jour ; je suis pressé, il faut que
j'aille chez le notaire.

SCÈNE VIII.

JULIE, FRANCINE.

FRANCINE. Mais c'est à Jeannette qu'elle ressemble
cette dame !

JULIE. Bon !

FRANCINE. Tu ne trouves pas ?

JULIE. Pour le trouver, il faut avoir la berlue.

FRANCINE. Merci !

JULIE. Soit dit sans te fâcher ! D'abord et avant
tout, cette dame est blonde et Jeannette est brune.

FRANCINE. C'était une perruque.

JULIE. Cette dame est beaucoup plus grande que
Jeannette.

FRANCINE. Elle avait des talons, et Jeannette n'en
porte pas.

JULIE. Oh Jeannette aurait-elle pris toute cette
défroque ?

FRANCINE. Chez son oncle le fripier.

JULIE. Et pourquoi cette mascarade ?

FRANCINE. Oublies-tu la pauvre Madeleine ? Ou je
me trompe fort, ou il y a là-dessous du lutin des
grèves !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNETTE, *costume ordinaire*.

JEANNETTE. Le lutin des grèves, présent !

FRANCINE. N'est-ce pas que c'était toi ?

JULIE. N'est-ce pas que ce n'était pas toi ?

JEANNETTE, *riant*. Curieuses !

FRANCINE. C'était toi !

JEANNETTE. Peut-être bien !

JULIE. Ce n'était pas toi !

JEANNETTE. Si tu en es sûre !

FRANCINE. Dis-nous la vérité, ma petite Jeannette.
C'était toi, et ce déguisement avait pour but le bon-
heur de Madeleine ?

JEANNETTE. Seriez-vous plus lutin que le lutin des
grèves, mademoiselle Francine ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *très-émue*. Qu'ai-je appris ? qu'est-ce

que mon cousin Paul vient de me dire ? non contente d'avoir retourné mon tuteur comme un gant, et de l'avoir amené à s'avancer si bien qu'il n'oserait plus reculer, tu as porté chez le capitaine de Paul le seul argent qui fût à toi, les cinq cents francs destinés par ta marraine à ton trousseau, et cela comme si ces cinq cents francs étaient envoyés par mon tuteur afin de libérer Paul !... Ma chère, ma bonne Jeannette ! mais nous ne souffrirons point ce sacrifice, entends-tu ? Paul est allé trouver le capitaine pour lui dire que nous n'y pouvons consentir.

JEANNETTE. Ah ! c'est mal cela, Madeleine !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN MOUSSE, puis LE GRINCHEUX.

LE MOUSSE. Mamzelle Jeannette, une lettre pour vous de la part du capitaine Martin. (Il sort.)

JEANNETTE, lisant. « Entraîné par la générosité du » lutin des grèves, le capitaine Martin rend à mon- » sieur Le Grincheux sa parole, et fait reporter chez

» mademoiselle Jeannette les cinq cents francs qui » lui appartiennent. »

MADELEINE. Digne capitaine !

JEANNETTE, à Francine, et en riant. Allons, il était écrit que j'en serais pour mes frais de costume.

FRANCINE. Ah ! j'étais bien sûre que c'était toi !

LE GRINCHEUX, arrivant. Oui, c'était elle ! et qui cela aurait-il pu être ? M'avoir leurré à ce point !

JEANNETTE, accent allemand. Gousio, bartonnez-moi !

LE GRINCHEUX, riant malgré lui. Il le faut bien, mais ce n'est pas de bon cœur !

JEANNETTE. Et Paul épousera Madeleine ?

LE GRINCHEUX. Après avoir perdu quatre cent mille francs, faudrait-il encore perdre les frais du contrat que j'ai eu la bêtise de signer ?

JEANNETTE. Non pas ! vous êtes pour cela trop économe !

LE GRINCHEUX. Je m'en vante !

JULIE, FRANCINE et JEANNETTE. Vive monsieur Le Grincheux !

M^{me} ADAM-BOISCONTIER.

LA FERME AUX YFS

(Suite.)

DIDIER D'AUVRAY A ADRIENNE

Paris, septembre, 18...

Nous voici revenus des Vosges, chère Adrienne, et je t'annonce avec plaisir que papa est plus fringant que moi ; maman a pleuré de joie en le revoyant ; elle s'émerveillait de sa bonne mine et de la sûreté, de la liberté de ses mouvements. Aussi, je vous *in petto* un culte aux belles nymphes de Plombières, et je me promets, la soixantaine venue, les rhumatismes arrivés, d'aller faire mes dévotions à leurs claires fontaines. Ce pays, du reste, est ravissant, et je voudrais que tu pusses échanger ta ferme en Flandre contre une métairie des Vosges, auprès d'un de ces ruisseaux dont la musique enchante l'oreille, au bas d'une de ces montagnes couronnées de sapins dont la majesté solitaire ravit les yeux. Tu ris ? tu dis que les riches plaines de la Flandre valent mieux pour la fermière que les beautés stériles des eaux et des rochers. Tu as raison, tu es dans le positif de la vie, tu es de notre siècle ; moi, je voudrais en sortir, mais je ne le puis, et chaque fois que je veux m'élancer vers l'idéal, je me sens retenu, comme Gulliver au pays de Lilliput, par mille petits liens imperceptibles. L'idéal, ce serait la campagne, et je suis

fixé, par mes fonctions, à Paris, ville de boue et de fumée ; l'idéal ce serait l'amour dans le mariage, mais sans être riche, j'ai les habitudes de la richesse, et elles m'imposent un mariage d'argent ; l'idéal, ce serait l'indépendance, et tout me pousse, hélas ! à m'enchaîner.

Mais trêve à ces lamentations. J'ai vu mademoiselle Clotilde Jossierand, j'ai passé trois semaines avec elle et son père, et, je l'avoue, j'ai subi le charme de sa beauté et de sa gentillesse. Suis-je trop fat en pensant qu'à mon tour je ne lui ai pas déplu, et que son père, excellent et galant homme, m'a jugé avec indulgence ? Notre père à nous est enchanté de mademoiselle Clotilde, qui s'est montrée pour lui charmante, coquette au possible. Tu vois, Adrienne, que tout marche selon tes désirs, et moi-même je me laisse entraîner. On ne vit pas impunément dans le voisinage de la fortune, et de voir cette jeune fille souriante, gracieuse, m'apportant dans ses petites mains, l'aisance, l'élégance au logis, la considération au dehors, l'avenir assuré, cela n'est pas resté sans influence sur ma raison et sur mes inclinations.

Pourtant, si, rentrant dans le fond le plus intime de mon cœur, je m'écoutais, si je considérais ce qui habite dans le secret de mon âme, ce n'est pas ta brillante amie dont je m'entretiendrais, ce n'est pas son souvenir que j'y trouverais. Non. Ta jeune parente,

si jolie et si simple, dont ni l'esprit, ni la beauté ne sont frelatés par le monde, serait bien plus la femme de mon choix et de mon amour. Mais je ne puis lui offrir une position digne d'elle, elle m'apporterait en dot gêne et pauvreté, tu me l'as dit, tu m'as dépeint mon sort sous des couleurs qui se représentent trop vivement à ma mémoire... Si j'avais plus de courage, j'accepterais cette destinée; je ferais mon bonheur de ces vaillants combats contre la pauvreté, contre les dédains du monde, soutenu que je serais par une main chérie...

Mais l'énergie me fait défaut, et puis tous ces liens de Lilliput : que diront mes amis, Edgard, Léopold et les autres ! que d'épigrammes et de calembours, que de moqueries dans les salons, que de dénigrements au ministère même, dans mon administration... Je me confesse à toi, ma sœur, n'en abuse pas au moins..., aie compassion d'un malheureux, indécis et houlé par sa raison, qui dit : Songe à l'avenir et sois sage ! et par son cœur qui crie : Songe au présent et sois heureux ! mais, à tout prendre, il est permis d'hésiter, de se consulter avant que d'engager son existence entière, et je sens que j'ai encore besoin d'un peu de réflexion. Si je prenais deux ou trois mois avant que de rien décider ? ton bon mari m'a invité à fêter la Saint-Hubert chez toi, m'acceptes-tu pour hôte ? je réverai dans tes grands bois, j'y réfléchirai, je balancerai le pour et le contre, je m'y livrerai enfin à des calculs profonds, et tu seras la première à en connaître le résultat.

Adieu, ma chère Adrienne, aide-moi donc à démêler la route à suivre parmi tant de voies entremêlées, et quoi que je fasse, aime-moi toujours.

Ton frère affectionné

DIDIER D'AURVAY.

J'ai rencontré hier ta grande amie, madame Dauzy ; elle veut t'écrire, pour te faire amitié d'abord, pour te demander un service ensuite. Ne parle pas encore de moi à ton autre amie, à mademoiselle Clotilde, veux-tu dire.

IV. — RÉCIT.

Deux lettres à la fois furent apportées à Adrienne. Elle les lut, les relut, les commenta intérieurement, resta assez longtemps pensive et le mentionna dans la main, puis, comme si son plan fût arrêté dans sa tête, elle se leva, secoua sa robe, jeta sur ses épaules un petit mantelet de flanelle blanche et sur ses cheveux un capulet de laine écarlate, puis elle sortit et se dirigea vers la fabrique. Il était cinq heures du soir, le soleil de septembre était bas à l'horizon, et à l'orient, la pleine lune apparaissait dans une sérénité incomparable, qui promettait la plus tranquille nuit. Un léger souffle bruissait dans les feuilles jaunies du peuplier, dans le feuillage vert encore des hêtres, et au bout de l'avenue qu'Adrienne parcourait, on voyait s'élever les murs de brique de la raffinerie, dominés par la haute cheminée qui, semblable à un dragon fabuleux, vomissait des tourbillons de fumée.

Par trois routes arrivaient à la fabrique de lourds chariots chargés de betteraves ; pareille à l'industrie qu'elle représente, la betterave n'a rien de poétique, sa forme, où s'ébauche celle du pain de sucre est lourde, et ses couleurs ternes ; pourtant,

Adrienne, la Parisienne délicate, regardait avec complaisance ces montagnes de tubercules bizarres, difformes, et, comme le laboureur comptant ses javelles, elle calculait ce que cela pourrait bien rapporter. Ces affreuses betteraves lui plaisaient, elle les voyait, dans le magique creuset de l'industrie, transformées en or, comme si un alchimiste les eût touchées, et l'or à son tour se changeant en magnificences et lui donnant tout ce que jamais elle avait pu désirer. Elle poursuivait ce rêve opulent, quand à mi-chemin de l'avenue, elle vit venir Philippe qui hâta le pas et courut vers elle avec un empressement affectueux :

« Te voilà, chère petite femme ! tu n'es pas souffrante ? »

— Oh ! non, dit-elle, mais le temps me tardait, cher Philippe. C'est très-long de ne pas te voir, depuis le déjeuner jusqu'au dîner.

— Que veux-tu, ma femme ? les affaires sont impérieuses, et nous voici en pleine fabrication, mais, va, je t'assure que je pense bien à toi au milieu de mes chiffres et de mes turbines.

— N'es-tu pas fatigué ?

— Un peu ; c'est une bonne fatigue puisque c'est pour toi que je travaille.

— Cela ne durera pas toujours ?

— Non, je l'espère aussi ; dans deux ou trois années, nous pourrions faire ce que ma femme désire.

— Quoi ! nous irons demeurer à Paris ?

— Demeurer, pas encore, mais je te promets que dans deux ou trois ans, nous prendrons l'hiver un bel appartement à Paris ; tu verras ta famille, tes amis, tu iras dans le monde, je te ferai enfin une bonne petite vie.

— Et toi, Philippe ?

— Oh ! moi, je reviendrai toutes les semaines à la Ferme, je surveillerai les travaux, je donnerai les ordres, je verrai maman et ma sœur, et le reste du temps, je le passerai près de toi.

— Que tu es bon, Philippe !

Il la regarda avec la plus tendre affection ; elle était bien jolie en ce moment ; les reflets de sa coiffure jetaient une teinte rose sur ses joues un peu pâles, ses yeux humides scintillaient, et il y avait dans sa démarche un peu lente, dans ses mouvements plus calmes, une grâce irrésistible. Philippe Gerbert était heureux en la contemplant, si heureux qu'il avait besoin d'épancher sa joie : il franchit un fossé, leste comme un écolier, pour aller lui chercher une touffe de germandrées ; il trouvait un mot amical pour les paysans qui leur donnaient le salut du soir, il jeta une pièce blanche à la vieille mendicante qui regagnait péniblement son logis, et à son entrée dans la cour de la ferme, il accueillit avec un retour de tendresse son grand chien, qui, lui mettant les pattes sur les épaules, hurlait d'allégresse en le voyant.

Le dîner, bien arrangé, bien servi, les attendait auprès d'un petit feu clair que la fraîcheur du soir rendait fort aimable. Ils dînèrent paisiblement, longuement, et quand Philippe eut arrosé d'un dernier verre de vin de Saint-Julien les fraises des bois, dont le parfum embaumait la chambre, Adrienne se rapprocha de lui, et d'un ton de voix caressant, lui dit :

« J'ai reçu une lettre de Didier : il s'invite pour la Saint-Hubert, cela te fait-il plaisir ? »

— Beaucoup ! j'aime ton frère parce qu'il est ton frère et pour lui-même aussi.

— Puis, j'ai reçu une autre lettre d'une ancienne amie, Stéphanie Dautz.

— La connais-tu ?

— Non, cher ami ; elle habite Nancy, où son mari est receveur particulier.

— Et elle t'écrit ?

— Oui, elle m'a bien un peu négligée, mais je lui pardonne ; elle a de bonnes excuses d'ailleurs, trois ou quatre enfants ! et elle me demande un petit service.

— Quoi donc ?

— Tiens, cher Philippe, lis la lettre. »

Philippe prit la lettre, ouverte dans tous les sens d'une mignonne écriture ; il en lut entre ses dents les premières pages qui ne renfermaient que des excuses, des protestations d'amitié, des gracieusetés bien dites et il arriva enfin à ce passage qu'il lut d'une voix plus accentuée :

« Tu pourrais peut-être, chère Adrienne, me rendre un vrai service, et te le demander, c'est bien, n'est-il pas vrai ? la meilleure manière de prouver que nous sommes toujours amies. Ma vie, comme je te le disais plus haut, est absorbée par une foule de devoirs grands et petits ; j'aurais voulu, c'était mon rêve ! élever moi-même mes petites filles, Alice et Etienne ; j'ai essayé, j'ai tenté de toutes les manières, mais j'étais interrompue dans la leçon de lecture par les comptes de la cuisinière, dans la récitation du catéchisme par une visite, dans la table de Pythagore par mon mari qui me demandait, ou par mes bambins qui faisaient tapage, et après une année d'essais, je me suis convaincue que je ne réussis point, et qu'il fallait une vie plus réglée, une santé meilleure et une liberté plus entière pour venir à bout de cette entreprise. Pourtant, je désire garder mes fillettes auprès de moi : le collège m'enlèvera assez vite mes turbulents garçons : nous sommes donc résolus, mon mari et moi, à les confier à une institutrice. Je fais là un sacrifice, mais à quoi ne me déciderais-je pas pour conserver mes filles ? J'ai donc cherché, même à Paris où je suis en ce moment, mais je n'ai pas trouvé la personne que je désirais : toi, Adrienne, et c'est là le service dont je te parlais, peut-être connaîtrais-tu, dans tes nombreuses relations, une jeune fille bien élevée, pieuse (j'y tiens), instruite, bonne musicienne, qui voudrait se dévouer pendant dix à douze ans, à ces chères petites ? elle vivrait avec nous, serait de notre famille, aurait une véritable autorité sur ses élèves, et je t'assure, ma chère amie, que je regarderais les dix-huit cents francs par an que je puis lui offrir, comme un faible dédommagement de ses services. J'accepterais avec confiance la personne que tu m'indiquerais ; je connais ton tact et ta finesse. » »

Ici, Adrienne interrompit son mari en lui prenant la main, et elle lui dit :

« Cher ami, ne trouves-tu pas que cet emploi viendrait merveilleusement à quelqu'un ? »

— A qui donc ?

— Mais à ta nièce Elisabeth. »

Le front de Philippe se rembrunit :

« Elisabeth ! dit-il, éloigner cette pauvre Elisabeth ! »

— Pour son bien, cher ami ; crois moi, nul ne lui porte plus d'intérêt que moi, mais il faut aimer ses amis pour eux-mêmes. Réfléchis un peu, Philippe, toi qui as tant de jugement, et tu te convaincras qu'Elisabeth doit assurer son avenir et qu'elle ne le peut que par le travail. Elle n'a aucune fortune, n'est-ce pas ?

— Aucune.

— Sa mère a même reçu en avancement d'hoirie (c'est ainsi qu'on dit, je crois ?) toute sa part de la succession de votre mère, et cette part est perdue.

— Oui, mon beau-frère Chevalier a fait de bien tristes affaires. Il se croyait un grand spéculateur.

— Donc, rien à attendre de l'avenir : toi-même, cher Philippe, tu ne peux lui assurer un sort, tu vas devenir père, et ce cher enfant aura besoin de tout ton appui. Si c'est un fils, il lui faut une carrière, si c'est une fille, une dot, et tu voudras que, garçon ou fille, leur destinée soit heureuse et brillante. »

Philippe hocha la tête : ces paroles souriaient à son ambition paternelle ; pourtant, il dit encore un mot pour Elisabeth.

— Je crains, dit-il, que ma nièce ne soit pas heureuse.

— Elle est si raisonnable, cher Philippe ! ce n'est, d'ailleurs, que le sacrifice de quelques années ; elle reviendra plus tard auprès de sa mère, elle aura fait des économies, elles vivront mieux à l'aise. Et je t'assure (je connais madame Dautz), Elisabeth sera parfaitement bien chez elle. Stéphanie est si bonne, elle la regardera comme une jeune parente.

— C'est une condition dépendante.

— Eh ! mon Dieu ! nous dépendons tous ! J'ai souvent entendu dire à ma mère qu'elle désirait que je prisse un brevet, afin que, si, plus tard, des revers venaient à atteindre notre famille, j'eusse une ressource. Je l'aurais fait volontiers si... »

— Si ?

— Si, cher Philippe, tu n'étais pas devenu mon mari, si je n'étais pas ta très-heureuse femme. Pourquoi Elisabeth ne voudrait-elle pas faire ce que j'aurais fait volontiers ? »

Cet argument, où Adrienne, avec beaucoup d'art, se mettait elle-même en scène, changea presque les idées de Philippe. Il embrassa sa femme, et lui dit seulement :

« Laisse-moi le temps de réfléchir, ne parlons de rien encore, et allons chez maman. Je suis sûr qu'elle nous attend. »

ÉLISABETH A LOUISE.

La Ferme-aux-Îles, septembre 18...

Ma bonne sœur,

J'ai lu quelque part qu'un pressentiment est l'ombre d'un malheur à venir ; il est bien rare, en effet, que les pressentiments soient favorables, car le bonheur s'arrête peu ici-bas. L'ombre, depuis quelque temps, se projetait sur nous, j'éprouvais une sorte de crainte des jours futurs, et je te le disais, t'en souviens-tu ? Le malheur est arrivé, Louise, la crainte est réalisée, et je ne puis dire qu'à toi combien j'ai de peine et comme il m'en coûte de me résigner à

mon sort. Pauvre sœur, je t'inquiète... il faut bien en venir enfin à ce que je dois t'apprendre, je vais tâcher de te faire assister à ce qui s'est passé ces jours derniers.

Avant-hier, en revenant de la basse-cour, dont j'ai toujours le soin, et en rentrant auprès de maman, j'ai été bien effrayée, car je l'ai trouvée toute en larmes. Son ouvrage était tombé à ses pieds, et elle pleurait la tête cachée dans ses mains. J'ai fait ce que tu aurais fait, j'ai couru vers elle, je l'ai embrassée mille fois, je l'ai suppliée de me dire le motif de son chagrin, et elle, appuyant son front sur mon épaule, elle m'a dit :

« Elisabeth, on veut nous séparer !

— Qui ? Adrienne ! m'écriai-je. »

Elle fit un signe affirmatif et elle ajouta à voix basse :

« Ton oncle est venu, il veut que tu ailles occuper une place d'institutrice, il veut assurer ton sort, ton bonheur, à ce qu'il assure !

— Et il nous sépare ! dis-je avec violence. Ah ! ma mère, jamais ! allons-nous-en plutôt ! quittons sa maison, laissons-le avec cette femme qu'il nous préfère, cette femme méchante qui l'influence et qui le rend méchant comme elle !

— Oh ! ma fille, dit ma mère, ne les jugeons pas ! »

Elle se remit à pleurer. Je l'embrassai étroitement.

« Partons, maman, nous serons toujours contentes ensemble.

— Hélas ! dit-elle, où irons-nous ? nous n'avons pas d'asile... et ma mère, que dirait-elle ?

— Nous lui dirons les mauvais procédés de ma tante, elle nous soutiendra. »

Maman secoua tristement la tête :

« Ma chère Elisabeth, dit-elle enfin, j'ai le cœur brisé par tout ceci, mais quoiqu'il m'en coûte de lutter contre mon frère, de troubler la paix de notre famille, jamais je ne te forcerai, mon enfant, à embrasser une carrière qui te déplaît, et si l'on t'oblige de quitter la Ferme, eh bien ! j'irai avec toi, et nous tâcherons de vivre de notre travail.

Je me mis à genoux près d'elle, je baisai ses mains ; ce qu'elle disait répondait à mes propres pensées. Pendant toute la soirée, je fis des plans d'indépendance et de travail, plans bien chimériques, sans doute, car notre pauvre mère souriait tristement à mesure que je les énumérais. Je voulais à toute force me dérober à l'influence de ma tante, influence haïssable à mes yeux, et j'éclatai plusieurs fois contre elle en plaintes amères et en amères récriminations.

Tu vois, Louise, que je te dis tout.

Maman, fatiguée, accablée d'un cruel mal de tête, résultat de trop fortes émotions, se coucha de très-bonne heure ; je restai seule, dans le silence toujours croissant de la maison et de la campagne. Pendant longtemps encore, la colère et la douleur bouleversèrent mon âme : je ne pensais à Adrienne que pour l'accabler intérieurement de reproches, à mon oncle que pour lui reprocher aussi son égoïste faiblesse :

— Devait-il nous abandonner ainsi, après nous avoir recueillies ? devait-il jeter hors de sa maison l'enfant de sa sœur et l'envoyer mendier une protection étrangère ? ne valait-il pas mieux rompre à jamais et montrer que nous ne dépendions pas d'eux, et que

sans leur secours nous pouvions nous suffire ?... Ces pensées m'occupèrent ; je comptai ce que je pouvais faire : — Leçons à donner dans une grande ville, emplois de commerce, travaux à l'aiguille... Mais peu à peu la raison et la vérité se firent jour dans mon esprit et elles me dirent combien ces ressources étaient précaires et chétives, combien j'exposerais le repos, l'existence de ma pauvre mère en l'entraînant à ma suite, combien je contristerais son âme affectueuse en la brouillant avec ce frère qu'elle chérissait tendrement, et quelle responsabilité j'assumerais enfin en lui ôtant une aisance dont elle a besoin et une paix d'esprit indispensable à son bonheur. Telle que je la connais, toutes les richesses du monde ne paieraient pas à ses yeux la concorde domestique, et ce serait moi, moi, Elisabeth ! qui la plongerais dans un abîme de querelles, de difficultés et de misères. Je fus effrayée, et je jetai un coup d'œil sur le lit : le rideau relevé me faisait voir sa chère figure bénie, encore un peu triste et inquiète dans son sommeil. — Oh ! maman ! dis-je en mon cœur, je te verrais souffrir par ma faute !

Je pleurai beaucoup, mais tout bas : c'étaient les premières larmes que je versais depuis cette malheureuse nouvelle ; j'étais trop ulcérée pour pleurer ! Mon âme se dédoublait, je pleurai et je priai tout à la fois : — Mon Dieu ! donnez-moi du courage ! le courage de m'en aller, de me soumettre, afin que maman vive tranquille, le courage aussi de ne pas détester Adrienne !

Le bon Dieu est très-près de nous, Louise, il m'entendit et m'exauça sur-le-champ. Je me sentis fortifiée, et, décidée à obéir à mon oncle, pour assurer le repos de maman et la paix dans la famille, je me dis que le sacrifice de quelques années pouvait se supporter, que je reviendrais, que nous serions heureuses ensemble... je me prêchai, mais c'est égal, je pleurai sur moi-même, et je te prie à toi, ma sœur : Oh ! que c'est triste de s'en aller ainsi ! que l'escalier d'autrui sera dur à monter ! qu'il sera pénible de ne plus manger de pain avec les siens ! Il le faut : c'est la volonté de Dieu, c'est la croix qu'il m'envoie, je ne veux plus murmurer en la portant.

Pour Adrienne, j'ai fait un pacte avec moi-même : je ne penserai plus à elle, je ne parlerai plus d'elle, excepté tous les jours dans une prière particulière que je ferai à son intention. Veux-tu te joindre à moi, Louise ? car seule je ne serai pas assez forte pour pardonner et oublier.

Je me couchai tard, mais je dormis très-paisiblement, et à mon réveil je vis maman assise près de mon lit, et qui me regardait comme lorsque j'avais six ans. Oh ! comme je l'embrassai ! Elle lut tout de suite dans mes yeux que j'avais quelque chose à lui dire :

« Maman, dis-je, je partirai, c'est la volonté de Dieu, je le sens ; il ne faut pas nous y opposer. »

Je lui racontai tout ce que j'avais pensé pendant la nuit, et la résolution à laquelle je m'étais arrêtée :

« Mon Elisabeth, dit-elle, Dieu te bénira du sacrifice que tu fais à la paix des tiens ; il t'a bien inspirée, car pour moi, je laisserais mon sort entre ses mains et entre les tiennes. »

Elle se tut, trop émue pour parler. Ah ! qu'on est cruel de nous séparer ! Pardon, mon Dieu ! je ne me plaindrai plus, mais quitter maman que je n'ai

jamais quittée, c'est me briser le cœur ! Et, Louise, on ne me laisse pas de délai : c'est dans quinze jours que je partirai de la Ferme pour aller à Nancy. On me fait, dit-on, des conditions très-honorables ; mon oncle les a réglées lui-même, je serai très-heureuse... Louise, tu sais bien que je ne le serai pas !

Je te quitte. A bientôt. Prie pour moi et plains-moi

un peu, j'en ai besoin. Ecris souvent à notre mère, je t'en supplie. Amitiés, tendresses à tous les tiens.

Ta sœur
ÉLISABETH.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LETTRES D'UNE SŒUR AÎNÉE

(Cinquième Lettre.)

Ma bonne petite sœur,

JE crois te rendre service en t'envoyant quelques recettes nouvelles, soit pour l'entretien de ta maison, soit pour la table. Je les recueille de partout, afin que l'expérience des autres supplée à la tienne, et que (ainsi le fait le genre humain tout entier) le savoir de celles qui t'ont précédée te profite et t'éclaire.

Encaustique pour les meubles en bois ciré et en chêne.

Faites faire une petite lessive de cendres de bois, faites fondre au feu de la cire jaune et mêlez avec l'eau bien saturée de cendres et passée au tamis, de façon à ce que le mélange soit mou, presque liquide. On frotte avec un chiffon de laine et l'on obtient un très-beau résultat. Quand on a des meubles d'une teinte foncée, on mélange à la cire un peu de terre de Cassel, on étend la cire sur le bois avec un pinceau, et quand elle est presque sèche, on frotte avec une brosse de chiendent et on obtient un brillant superbe.

Pour les parquets. — On fait fondre de la cire, à un feu très-doux, et sans la laisser bouillir ; quand elle est liquide, on y verse un verre de thérébenthine par livre de cire, on mélange exactement. Ainsi préparée, la cire s'étend sans difficulté sous la brosse et rend le parquet luisant comme une glace.

Pour nettoyer les objets en métal : cuivre, bronze, plaqué, argent, on se sert avec succès de cette cendrée légère qui se forme sur les tisons qui ne flambent pas. On l'emploie sèche à l'aide d'une peau.

Cette même cendrée, mouillée, nettoie à merveille les boiserries peintes à l'huile ; elle forme une lessive énergique et qui enlève les souillures sans altérer les couleurs ni rayer le bois. — Pour l'employer, on mouille légèrement un chiffon propre, on met dessus de la cendrée, on frotte la boiserie,

on lave encore à l'eau claire, et on essuie avec un linge sec. — Cette cendrée, blanche et légère, est bonne à tout : elle enlève sur les doigts ou sur le bois, les taches d'encre, d'iode, de perchlorure de fer que connaissent si bien ceux qui s'occupent de manipulations chimiques ou de photographie. On la recueille très-aisément.

Voici maintenant quelques recettes culinaires ; les entremets et desserts au printemps sont si difficiles à composer :

Pudding anglais au pain.

Prenez un pain de forme carrée, de ceux qui sont cuits dans une forme, coupez-en des tartines minces que vous beurrez largement avec du beurre frais. Garnissez-en le tour d'un plat creux qui aille au feu, remplissez-le, presque en entier, de ces mêmes tranches de pain beurré ; semez sur chaque tranche des raisins de Corinthe et du cédrat coupé en filets ; versez au-dessus un demi-litre de lait chaud auquel vous avez mêlé quatre œufs bien battus (blancs et jaunes), râpez un peu de noix de muscade au-dessus du tout, et faites cuire au four ou sur un fourneau, feu dessus et dessous.

Groûtes au vin de Madère.

Prenez encore un pain carré, coupez-en des tranches minces, et faites-les frire dans du beurre très-frais. Enduisez ces tranches, frites et dorées, de marmelade d'abricots, arrangez-les en couronne autour d'un plat, versez au-dessus du vin de Madère chaud et un peu sucré. On peut délayer dans le Madère une cuillerée de marmelade et arranger sur les croûtes des cerises confites. C'est un bon et joli plat.

Gâteau de semoule à l'allemande.

Pour un litre de lait, prenez quatre cuillerées de semoule ; sucrez bien et faites bouillir en remuant toujours. Prenez un moule de fer-blanc, plongez-le, la tête en bas, dans de l'eau très-fraîche ; battez eu

neige huit blancs d'œufs, et quand la semoule est cuite, mêlez-y avec soin ces blancs d'œufs, versez dans le moule, et laissez-le plongé dans l'eau.

Faites une crème à la vanille avec les huit jaunes d'œufs, et arrosez-en le gâteau au moment de servir.

Riz à l'Impératrice.

Prenez un litre et demi de lait, mettez-le sur le feu en y ajoutant six cuillerées de beau riz, quatre feuilles de gélatine blanche, 250 grammes de sucre et un morceau de vanille; faites bouillir en remuant, et quand le riz est entièrement crevé, ôtez la vanille, ôtez le tout du feu et laissez refroidir pendant une bonne demi-heure. Pendant ce temps, battez en neige six blancs d'œufs, mêlez-les au riz et versez le tout dans un moule que vous aurez posé la tête en bas au fond d'un grand saladier. — Couvrez le moule avec une assiette, entourez-le de glace (il en faut au moins 3 kilogrammes), et laissez le riz se glacer pendant une grosse heure. Renversez, au moment de servir, le moule sur un plat, et ornez le riz d'une couronne de fruits confits. (Ceci n'est pas indispensable.)

Conserve d'asperges.

On coupe les asperges comme pour les faire en petits pois; on leur fait faire un bouillon dans l'eau de sel, on les met dans des bouteilles à large goulot; on les couvre de saumure, et l'on bouche hermétiquement, en couvrant le bouchon de cire.

Lorsqu'on veut s'en servir, on les met dessaler, dès la veille, dans de l'eau fraîche que l'on renouvelle à plusieurs reprises. Le lendemain, on les fait bouillir dix minutes dans l'eau, on les égoutte et on les arrange en petits pois, dans une sauce faite avec un peu de crème, de la farine, un jaune d'œuf, et un peu de persil haché.

Cette méthode, usitée en Belgique, est très-bonne.

Friture de pommes.

Coupez par moitiés des pommes de reinette, ôtez-en le cœur et les pépins, faites-les tremper dans du vin blanc, poudrez-les de farine, faites-les frire dans du beurre, dressez-les en pyramide sur un plat, en les piquant avec des lardons d'amandes, coupées en trois. Faites un petit sirop de sucre, mouillez-le de vin blanc, ajoutez-y un jus de citron, et versez au-dessus des pommes.

Gâteaux secs pour prendre avec le thé.

Faites fondre dans une casserole un quart de beurre bien frais, remuez dans ce beurre tiède une demi-livre de sucre râpé, ajoutez quatre œufs, l'un après l'autre, ainsi que la râpure d'un citron, re-

muez le tout pendant un quart d'heure, et ajoutez autant de fleur de farine qu'il en faut pour faire une pâte qui se puisse pétrir.

On en forme de petits ronds que l'on fait cuire dans un four peu chaud.

Crème blanche.

Faites bouillir une pinte et demie de crème avec un quart et demi de farine. Battez en neige huit blancs d'œufs, et, quand la crème bout, versez-la très-doucement en tournant toujours sur ces blancs. Ajoutez de la fleur d'oranger, remettez sur le feu, et au premier bouillon, la crème est faite.

Soufflé de chocolat.

Mettez dans une casserole 2 hectogrammes de chocolat et un peu d'eau; faites fondre le chocolat, ajoutez une demi-cuillerée de fécule, trois hectogrammes de sucre en poudre, quatre jaunes d'œufs, six blancs bien fouettés, mêlez bien, faites cuire au four ou au four de campagne, très-vivement; glacez avec du sucre et servez sans retard.

Carottes à l'italienne.

(ENTREMETS)

Coupez en filets fins une livre et demie de jeunes carottes, faites-les blanchir à l'eau bouillante, égouttez-les, mettez-les dans une casserole avec une livre de sucre en poudre, couvrez d'eau bouillante; quand l'eau, par l'ébullition, sera réduite de moitié, ajoutez des zestes de citron; quand elle sera réduite à trois cuillerées, ajoutez le jus de deux citrons.

Versez sur un plat et servez froid.

Padding à la chipolata.

Faites bouillir un litre de bon lait. Quand il est en ébullition, mettez-y 150 grammes de sucre et de la vanille. Cassez dans un vase quatre œufs entiers et quatre jaunes, et battez-les très-soigneusement. Versez le lait tout bouillant et laissez refroidir.

Beurrez un moule et saupoudrez-le de chapelure fine. Mettez au fond un lit de biscuits cassés en deux, saupoudrez-les de raisins de Corinthe, raisins de Malaga, cédrat coupé en filets, cerises confites, mêlez-y des macarons écrasés, recommencez un lit de biscuits, un lit de fruits jusqu'au presque entier remplissage du moule. — Quand la crème est froide, versez-y un verre de rhum ou de marasquin que vous y mêlez avec une cuiller d'argent. Versez petit à petit cette crème dans le moule, de manière à ce que les biscuits la boivent, et faites cuire au bain-marie pendant une demi-heure.

A bientôt, ma chère sœur, pour d'autres recettes, et à toujours pour ma fidèle amitié.

A.

REVUE MUSICALE

LE SAPHIR

M. SUDRE ET LE LANGAGE MUSICAL



A première fois que nous entendîmes *le Désert*, cette belle et éloquente page de Félicien David, dont l'effet fut immense dans toute l'Europe musicale, nous fûmes persuadée que le jeune compositeur se vouerait désormais à ce genre de créations grandioses dont il venait de donner un si magnifique prélude. Son organisation, éminemment poétique, semblait être de celles qui se laissent mollement bercer sur le sein parfumé de la nature ou endormir dans le charme confus des songes. Marchant d'un pas hardi dans les sentiers tracés par Haydn, il ne nous paraissait pas fait pour suivre la voie de Gluck et de Mozart, ces maîtres de la tragédie lyrique. Le genre austère et puissant de l'oratorio, convenait particulièrement à sa muse sérieuse et recueillie; les grands odes symphoniques, les mélodies douces et rêveuses, ce monde de pensées profondes et sereines qui n'empruntent rien aux passions humaines, tel devait être nos yeux, le véritable chemin de ce talent contemplatif. Faire entendre sa voix sonore dans les solitudes sauvages et sur les sommets inaccessibles, chanter doucement les fleurs écloses au souffle des nuits d'Orient; répondre aux roulements du tonnerre, aux mugissements de la vague, ou bien à l'oiseau sous la feuillée, aux murmures des sources limpides, n'était-ce pas un champ assez vaste offert à l'ambition du musicien? Comment sa phrase trempée de mélancolie a-t-elle pu se plier aux allures accortées de l'opéra comique? Ceci est un problème que nous avons peine à résoudre. Il est vrai que dans *la Perle du Brésil* et plus encore dans *Lalla-Roukh*, les libretti empreints de la poésie exotique, laissaient au genre de Félicien David la faculté de s'étendre et de se développer; aussi ces ouvrages furent-ils, non sublimes, comme l'ont prétendu les prôneurs, mais charmants quoi qu'en aient dit les jaloux.

Dans l'opéra comique du *Saphir*, le compositeur a été contraint à fuir les régions lointaines où son inspiration aimait à cheminer. Les sables du désert ont cessé de prendre l'empreinte de ses pas, et le rapide vaisseau de Christophe Colomb s'est endormi sur les flots immobiles. Adieu les pompes syriennes et le paradis indien; nous voguons en plein Shakespeare, c'est-à-dire dans le pays des aventures et des passions.

Est-il donc étonnant que le nouvel ouvrage n'ait pas obtenu tout le succès que le public en attendait? Félicien David ne se sent plus dans son élément. Sa grâce rêveuse ne sait pas à quoi se prendre; on sent dans ce travail la lassitude du voyageur qui cherche le silence des forêts vierges et qui trouve partout, sur son chemin, le cliquetis des causeries de salon.

L'ouverture est peut-être un peu trop rapide; elle eût gagné à plus de développement. Une grande finesse de touche s'y distingue et c'est pourquoi on l'eût voulue plus longue et plus complète. Félicien David y a semé quelques-unes de ces perles rares qu'il aime et qu'il sait faire apprécier. — Une prière en chœur, une explosion d'actions de grâces d'un effet très-saisissant, et d'un beau style musical, composent l'introduction. A partir de ce dernier morceau bisé avec enthousiasme, le premier acte du *Saphir* devient languissant, malgré le talent incontestable de certains détails. Cependant on y a remarqué les couplets de Parole et un duo:

Le temps emporte sur son aile,

qui a été chaleureusement applaudi.

Le second acte est la partie capitale de l'ouvrage. Après un beau chœur de soldats en goguette, vient la chanson de Fiametta, si vive et si semillante qu'on est tout étonné de la devoir à la muse grave de Félicien David — puis un quatuor ravissant dont la phrase principale se promenant d'une partie à l'autre, s'achève par un pizzicato syllabique d'un effet étrange et charmant. Le finale commence par un chœur de matelots et la sérénade du ténor, entendus à distance, c'est-à-dire de la coulisse. Le chœur d'alerte d'une allure vive et brillante, vient clore cet acte qui est à coup sûr le meilleur de la pièce.

Le chœur de fête, par lequel débute le troisième acte, retombe dans le penchant inné de l'auteur du *Désert*. Sa teinte est plus mélancolique que vigoureuse. Il n'entre pas assez résolument dans le vif de la situation. Le terzetto bouffe, les couplets de Fiametta, la ballade d'Hermine et l'air du conte:

C'est pour vous seule, Hermine,

achèvent l'œuvre nouvelle dans laquelle, malgré quelques longueurs, se remarquent des pages charmantes, d'un style correct et d'une facture distinguée.

Il y a déjà bien longtemps qu'on a compris, dans les grandes nations civilisées, le besoin de créer un

langue universelle. M. Henri de Parville a fait à ce sujet, dans le *Constitutionnel*, des réflexions pleines de sagesse, et nous rend compte des essais que l'on tente pour parvenir à ce résultat important. Laissons-le parler :

« M. Sudre s'est éteint sans avoir eu la consolation de voir enfin ses nombreux travaux couronnés de succès, malgré son indomptable persévérance, malgré l'importance de son œuvre. C'est pour nous une dette de cœur, puisque l'occasion s'en trouve, de lui consacrer ici un dernier souvenir; non pas qu'aucun de nous puisse l'oublier, la France le réclamera parmi les siens, mais parce qu'il y a un enseignement moral à montrer encore, dans nos jours de progrès, un homme de génie se débattant contre l'indifférence de son temps, sans parvenir à faire triompher des idées qui ont été le malheur de son passé, et qui resteront dans l'avenir son plus beau titre de gloire.

M. Sudre l'a imaginée simple, élémentaire, accessible à tous, cette langue universelle que chaque philosophe recherche, que chaque savant rêve, que tout le monde désire : Académie des Beaux-Arts, Académie des Sciences, Académies étrangères, toutes ont examiné, admiré, approuvé sans réserves !

À l'exposition de 1855, le jury international, présidé par S. A. I. le prince Napoléon, accorda à l'inventeur une récompense de 10,000 francs. Le jury de l'exposition de 1862 lui décernait encore une récompense qui devait être la dernière !

Et cependant, l'application, où la trouvez-vous ?

Nulle part ! Si bonne qu'elle soit, une idée ne s'impose jamais. N'y a-t-il pas derrière elle l'inertie qui s'applique aussi bien à la nature humaine qu'à la matière gravitant dans l'espace ? Il faut changer le courant, et le temps seul peut y parvenir.

À une époque où l'on déjeune à Paris, où l'on dîne à Londres; quand on s'endort en France et qu'on se réveille en Italie, la nécessité d'un langage universel se fait sentir à chaque instant. Que chaque contrée ait sa langue propre, soit ! il le faut pour la poésie, la littérature, les arts ; il faut une langue caractéristique et nationale ; mais, pour les rapports continuels, pour les besoins de la civilisation, la langue universelle devient indispensable.

On compte dans les quatre parties du monde 5,014 langues ou dialectes ainsi subdivisés : 587 langues ou dialectes européens ; 937 langues ou dialectes asiatiques ; 226 langues ou dialectes africains ; 1,264 langues ou dialectes américains. On conçoit qu'un voyageur, si bien doué qu'il soit, finisse par être condamné au silence par la force des choses. Il lui faudra fatalement devenir sourd et muet, en mettant le pied sur certaines régions du globe.

Ces difficultés, trop universellement reconnues pour qu'il ne soit pas superflu d'y insister, M. Sudre les a fait disparaître comme par enchantement ; il ne s'agit plus d'études longues, arides, qu'un peuple acceptera, qu'un autre ne voudra jamais subir. Non. Quelques semaines de travail, et chaque idée sera exprimée par tout le monde, par le même signe.

La conception de M. Sudre est d'une généralité absolue. La nouvelle langue est non-seulement parlée, mais encore, s'il le faut, écrite, muette, occulte ; elle s'adressera, en un mot, à tous sans exception, à l'homme qui voit, qui entend, au sourd et au muet.

Quelques lignes feront facilement comprendre la simplicité et toute l'excellence de la méthode conçue par M. Sudre. Il fallait d'abord n'avoir recours qu'à des signes universellement connus. Or, comme l'a si bien dit Berton, « il fallait une langue universelle, Dieu créa la musique. » — Des langues se partagent le monde, la musique est une pour toute la terre, » disait aussi l'abbé d'Olivet. Descartes, Leibnitz, Rousseau, Chabanon, Nodier ont indiqué la musique comme l'élément certain d'une langue universelle.

M. Sudre, en méditant ces préceptes, s'arrêta naturellement aux sept notes de la gamme : *do, ré, mi, fa, sol, la, si*. Tels sont les signes de la nouvelle langue ; les notes sont-elles exprimées par un instrument, la langue est *musicale* ; sont-elles prononcées, elle devient *parlée* ; sont-elles tracées sur le papier, elle est *écrite* ; au contraire, quand la main les exprime conventionnellement, elle est *muette* ; enfin, quand une légère pression les fait reconnaître à l'aveugle, elle est *occulte*. Il est impossible de mieux plier une langue aux exigences de la question.

Maintenant, ces signes caractéristiques admis, il s'agissait de les grouper convenablement pour que de chaque association pût jaillir une idée. C'est dans ce problème, admirablement résolu par M. Sudre, que consiste toute la langue qui porte son nom.

On conçoit qu'alors même qu'un sentiment de discrétion ne nous empêcherait de dévoiler la clef de ces combinaisons, nous ne pourrions entrer ici dans de pareils développements. Qu'il nous suffise de dire qu'il ne peut se présenter à l'esprit une idée quelconque sans qu'elle ne soit immédiatement exprimée, sans aucune ambiguïté, par quatre caractères au plus. Un groupe de quatre signes pour nous faire comprendre dans tout l'univers, n'est-ce pas merveilleux ? Il est bien rare que, dans les langues modernes, un mot ne nécessite que trois ou quatre lettres.

Un exemple est-il nécessaire, prenons le mot *travailler*, composé de dix lettres ; dans la langue musicale il se traduira simplement et à volonté par trois signes, trois notes ou trois gestes.

Or, pour exprimer cette idée de travail, que de mots en ce moment ! plus de 3,000 ! — L'Anglais dira *work* ; — l'Allemand, *arbeiten* ; — le Hollandais, *werken* ; — l'Italien, *lavorare* ; — l'Espagnol, *trabajar* ; le Portugais, *trabalhar*, etc... Comment jamais sortir de ce dédale ?

Voulez-vous exprimer l'idée de *manger*, mot composé de six lettres, deux signes seuls suffisent ; l'idée d'*instruction*, mot formé de onze lettres, vous emploierez seulement trois notes. En anglais, il faudrait dire *instruction* ; en allemand, *unterricht* ; en hollandais, *onderwezen* ; en italien, *istruzione* ; en espagnol, *instrucción* ; en Portugais, *instrucao*.

La brièveté et la simplicité de cette langue frapperont tout le monde ; mais ce qui fait surtout le sujet de l'admiration de chacun, c'est sa grande précision.

Chaque groupe de signe, chaque idée ; jamais d'ambiguïté. Nous avons mis plus d'une fois l'inventeur à l'épreuve, et tout récemment encore madame Sudre, en cherchant dans notre bagage scientifique les expressions les plus obscures, les synonymes, les mots à double entente, toujours la traduction est sortie nette, claire, précise. Jamais de perplexité, jamais d'erreur. Du reste, notre témoignage n'a que faire après les conclusions des différents rapports acadé-

miques. Que dire après ces lignes signées d'Arago, de Prony, de Freycinet, Flourens, Tissot, Raoul-Rochette, comte de Laborde, Edwards, Cherubini, Lesueur, Berton, Boieldieu, Auber ?

« La langue musicale doit être recommandée vivement au gouvernement. Elle complète les moyens de communication, et, en rendant service à l'État, elle ajoute à l'honneur du pays. »

M. Sudre, en s'appuyant sur les mêmes principes, avait créé, en 1829, son système de téléphonie applicable à l'art militaire, à la marine, aux chemins de fer. Sept notes suffisaient, nous l'avons vu, pour transmettre les idées; trois notes seulement restent nécessaires pour traduire au loin tous les ordres possibles, inscrits à l'avance sur un livre de tactique militaire. Une, deux, trois notes, *sol, ut, sol*, lancées dans l'espace par un clairon, et tout un corps d'armée peut recevoir les instructions d'un général en chef. L'audition des notes peut d'ailleurs être remplacée par l'observation de trois disques différemment colorés

pour le jour et trois fanaux pour la nuit. De leurs positions relatives résultent les signaux.

Des essais très-concluants furent faits au Champ-de-Mars, et repris sur l'escadre de la Méditerranée avec le même succès. La commission d'examen conclut à la fondation d'une école de téléphonie pour l'armée et la marine. Une indemnité exceptionnelle fut promise à l'inventeur.

Pour une cause ou une autre, cette décision est restée jusqu'ici à l'état de lettre morte. Cependant de nouveaux essais viennent encore d'avoir lieu, et les résultats n'ont pas été inférieurs aux précédents; il est donc plus que probable que M^{me} Sudre, qui poursuit avec une énergique persévérance le but à atteindre, recueillera bientôt le glorieux héritage de M. Sudre.

Il n'y a que les mauvaises œuvres qui meurent en chemin; celle-ci survivra certainement, et la France conservera encore ici comme ailleurs l'honneur de l'initiative.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

FLORENCE A JEANNE



ue veux-tu que je te dise, ma bonne Jeanne? tous mes jours sont pareils! ils se déroulent à la suite les uns des autres comme les grains de ce beau chapelet d'ivoire que tu me donnas jadis; sans un événement, sans un incident imprévu: occupations quotidiennes peu amusantes parfois, petites contrariétés domestiques souvent, bonheur intime toujours, mais bonheur composé de tant de riens insignifiants, qu'il paraîtrait peut-être nul à d'autres qu'à moi.

Ma vie, c'est bien la vie de province, la vie de ménage, la vie cachée par excellence. Ou il faudrait consigner heure par heure, minute par minute chacune des impressions et des pensées que ces événements infiniment petits font naître, ou il n'y a rien à en dire. Si je te racontais, par exemple, que toute cette semaine j'ai été absorbée par une lessive, tu serais bien avancée? Voilà pourtant comment se sont passées mes journées depuis lundi. Écoutes-en plutôt le témoignage de mon agenda:

Lundi. Complé le linge pour la lessive.

Mardi. Racommodé quelques pièces et fait essasser la lessive.

Mercredi. Coulage de la lessive.

Judi. Lavage, pliage et étirage de la lessive.

As-tu assez de lessive comme cela? — Pas encore. Continuons donc!

Vendredi. Visite au séchoir, étirage de ce qui est sec. Le reste de la lessive passera encore la nuit au grenier.

Samedi. Achevé de débarrasser le grenier et mis de côté le linge à racommoder. Il n'en manque pas, hélas!...

Sur cette douloureuse et... paresseuse exclamation, fermons ces mémorables pages. Qu'en dis-tu? Ne voilà-t-il pas huit jours fort agréablement variés? Ma meilleure journée sera sans contredit celle-ci; car remettant à la semaine prochaine ces racommodages qui m'épouvantent, je vais me reposer en m'amusant à ranger ma table à ouvrage et en causant avec toi.

Se reposer, s'amuser en rangeant! cela te semble un peu difficile à comprendre, n'est-ce pas? C'est

pourtant ma pensée tout entière. Je trouve un plaisir réel à faire sortir l'ordre et l'harmonie du désordre même. C'est une sensation à peu près semblable à celle que tu prétends éprouver quand tu vois tes petites mains salies par je ne sais quel noir accident, reprendre leur blancheur première. Et puis, on pense à une foule de choses en rangeant! on fait une foule de réflexions et de trouvailles. Que d'objets égarés sont remis en lumière! que de souvenirs endormis se réveillent en face d'un brimborion datant de l'époque où ces souvenirs étaient réalité!

Au reste, sans toutes ces considérations particulières, mon devoir de ménagère m'ordonnerait encore de ranger, car jamais table à ouvrage n'en eut plus grand besoin que la mienne.

Figure-toi le plus joli, le plus indescriptible pélemêle de soie, de coton, d'agrafes, de boutons, de lacets qui se puisse imaginer. Les cordons s'enlacent, avec des évolutions pleines de caprices, aux fils des écheveaux emmêlés; la laine s'enchevêtre fraternellement avec la soie; les moules à filet et les aiguilles à tricoter coudoient, sans en être blessés, leurs rivaux les crochets; les aiguilles anglaises droites et acérées, les aiguilles françaises tortues et souvent sans pointe, se joignent aux épingles avec ou sans tête, pour donner du piquant à cette réunion où chacun, sans distinction de rang ni de couleur, prend librement ses ébats. Que faire devant une entente si cordiale? Séparer brutalement pour les remettre à leur place des êtres qui paraissent si bien s'accorder? ce serait cruel, et je ne sais vraiment si j'en aurai le courage. Aussi, me voilà immobile, les bras pendants, et caressant, d'un œil rêveur ces belles soies dont les nuances unies par le hasard forment de si heureux mélanges et de si charmants contrastes.

Te souviens-tu de ma table à ouvrage, Jeannette? De cette petite table de palissandre incrustée, auprès de laquelle nous avons jase, si ce n'est travaillé, tant de fois? Quelle était mignonne et gracieuse avec ses colonnettes contournées et son joli sac de soie rose? Pauvre, pauvre sac!... tout passe, dans la vie; les sacs couleur de rose encore plus vite que le reste... Le mien, après avoir vu ses fraîches couleurs dégingoler du rose vif au rose pâle et du rose pâle à la couleur pelure d'oignon, s'est trouvé, un beau matin, feuille morte! J'avais mieux aimé le transformer que de le voir, ses beaux jours finis, revêtu d'une parure sur laquelle on lisait si clairement ses épreuves passées, ses illusions perdues, à ce pauvre sac, qui s'était peut-être imaginé qu'il resterait éternellement rose!

A présent, il est ce qu'il doit être : sérieux sans être trop sombre, solide, commode, sans prétentions vaniteuses, aussi c'est la retraite favorite de mes ouvrages de prédilection : là je range les broderies que je destine à ma petite Jeanne, le cachez que je tricote pour mon père, les pantoufles semées de fleurs qui s'épanouiront aux pieds de mon seigneur-époux. Quand mes grands devoirs de ménage sont accomplis, je reviens à mon sac comme à une récréation. Je m'assieds devant la petite table qui le supporte, et là, tranquille, heureuse, sur la chauffeuse de tapisserie que tu m'as brodée lorsque je me suis mariée, calme, encadrée comme une

blon le héroïne de roman, par la clématite qui enguirlande ma fenêtre et qui en s'élançant à droite et à gauche me jette ses parfums — souvenir de l'été dernier! — je tire joyeusement mon aiguille en fredonnant un refrain quelconque ou en laissant mon imagination courir çà et là.

Quelle paix, quel calme autour de moi, quelle douce quiétude! De temps en temps, pour ne pas rompre tout à fait avec la réalité, j'envoie par la fenêtre un ordre à ma petite bonne qui balaie ou savonne dans la cour, ou bien j'interromps mon ouvrage pour suivre machinalement du regard une hirondelle qui disparaît bientôt dans les profondeurs bleues de l'horizon; ou bien je prête encore une oreille complaisante aux sons d'une voix aimée qui s'échappe du bureau d'en bas. D'autres fois, j'écoute seulement le silence. Écouter le silence! tu crois que je me moque de toi? Pas le moins du monde, chère! Le silence a une voix, et une voix mille fois plus saisissante, pour qui sait l'écouter, que beaucoup de ces vains bruits qu'on appelle sons. Cette voix-là se compose des bruissements, des murmures insaisissables de la nature; elle fait faire le calme dans notre âme, elle nous rapproche de Dieu. Oh! comme notre pensée monte en écoutant la voix du silence! quels incommensurables espaces elle franchit!...

Me voilà grimpée si haut, que je ne sais plus comment redescendre. Si tu ne me tends la main, Jeannette, je suis perdue!

Je te disais donc que j'étais en proie à l'hésitation, à la perplexité la plus grande en face de cette table à ouvrage si joliment emmêlée, que je ne me sentais pas le courage de la déranger pour la ranger. Pourtant je pris une résolution héroïque : il le fallait!

— Pourquoi le fallait-il? vas-tu me demander nonchalamment et en étouffant un bâillement provoqué par l'ennui de cette narration sans queue ni tête.

— Parce que l'ordre ou le désordre d'une table à ouvrage peut exercer sur le bonheur ou la paix d'un ménage une énorme influence, petite Jeanne. Cette assertion que tu prends pour un paradoxe ou tout au moins pour quelque chose qui y ressemble, te fait de nouveau lever vers moi de grands yeux étonnés et interrogateurs. Tu souris avec incrédulité... pourtant ce que j'avance est très-réel, très-sérieux, ma chère, et je vais te le prouver, si j'en suis capable.

« Étant donné — comme dirait notre ancien professeur d'arithmétique — étant donné un mari... » ou plutôt non, pas un mari, une table à ouvrage! « Étant donnée une table à ouvrage mal rangée, ou pour mieux dire pas rangée du tout comme la mienne... »

Allons bon! je ne sais plus où j'en voulais venir maintenant! Décidément les formules mathématiques ne me conviennent pas plus aujourd'hui qu'elles ne me convenaient au temps où l'on me mettait en pénitence parce que je n'avais pas su résoudre mes problèmes! Prenons un autre tour de phrase.

Supposons, par exemple, qu'un mari quelconque, le tien, quand tu en auras un, vienne, comme cela arrive à tous les maris du monde, au moment où

tu es occupée de je ne sais quoi, te prier de recoudre un bouton qui vient de se détacher de son gilet. Vite tu cours à la table à ouvrage pour y prendre le fil et l'aiguille nécessaires, mais las ! il y a un tel désordre dans cette malheureuse table, que là où tu crois tirer un brin noir, tu tires un brin blanc ; là où tu veux prendre une aiguille, tu ne trouves qu'une épingle !

Pendant ce temps, monsieur s'impatiente — nous sommes déjà convenues que les hommes ne sont pas faits pour attendre. — « J'y suis tout de suite, mon ami ! cries-tu de ta voix la plus persuasive... Et tout en criant : « J'y suis ! » tu continues à bouleverser ta table à ouvrage, à trier vainement au milieu du chaos d'où, par fatalité, tu ne peux absolument rien extraire. Enfin, de guerre lasse, tu retournes à Monsieur, qui, le front rembruni, t'attend, je ne dirai pas avec patience...

— Eh bien ! ce bouton ?

Si tu es franche, tu balbutieras d'un air assez piteux : « Je n'ai pu trouver ni fil ni aiguille. » A quoi ton mari répondra par une tirade fulminante sur le manque d'ordre des femmes, sur leur peu de prévoyance, sur... enfin, sur tout ce que tu voudras.

Si, au contraire, tu donnes quelque mauvais petit prétexte qui vaudra beaucoup moins qu'un franc aveu, eût-il dû t'attirer un sermon dix fois pire que le précédent, le mari, déjà ennuyé d'avoir attendu et surtout attendu vainement, s'en ira en maugréant ; et, l'imagination aidant, ce malheureux bouton non recousu enfantera contre toi des montagnes de griels jusqu'alors inconnus. Puis, si en regagnant son bureau, les yeux mécontents de monsieur s'arrêtent sur une toile d'araignée oubliée dans un coin du vestibule, sur une housse de chaise décousue de la veille, et que l'on n'a pas encore eu le temps de recoudre, sur un pot de fleurs qu'on devait rentrer le soir précédent, et qui, par mégarde, est demeuré exposé à la fraîcheur de la nuit, quels nouveaux sujets de plainte ! négligence, désordre, maison mal tenue !...

L'heure du déjeuner a sonné. Monsieur rentre chez lui de fort mauvaise humeur : les beefsteaks sont détestables, l'eau chaude, le vin trop frais... il manque, en marchant à grands pas dans l'appartement, d'écraser le petit chien favori de sa femme. Puis, sans dire un mot, il prend son chapeau et sort. Madame ou plutôt toi, moi, sent glisser le long de sa joue une larme qu'elle a retenue jusque-là à grand-peine.

Alors regardant mélancoliquement sa table à ouvrage encore ouverte, encore à l'état d'informe chaos : « Si pourtant cette table avait été convenablement rangée, murmure-t-elle avec regret, j'aurais trouvé, ce matin, un bout de fil noir pour recoudre son bouton, et rien de tout cela ne serait arrivé ! »

Puis, avec un zèle louable mais un peu tardif, elle se met à l'œuvre, démêlant les écheveaux, pelotonnant les laines, plaçant les soies de différentes nuances à part dans une petite case ; les cotons à marquer, à broder, à repiquer dans une autre ; les fils blancs, les fils noirs, les fils de couleur dans une troisième. Les cordons sont rangés de même, sui-

vant leur grosseur ; dans une boîte voici les agrafes, dans une autre les boutons. Cette grande case sera consacrée à ceux de ces boutons, à celles de ces agrafes qui, dépareillées ou en trop petite quantité pour avoir une place spéciale, n'en trouveront pas moins leur emploi utilement, à l'occasion. Rien n'est perdu pour une femme d'ordre : ce qui ne sert pas aujourd'hui servira demain. Aussi, d'après ce principe, réserverons-nous encore un compartiment pour recevoir ces bouts de fil, de soie, de laine, de cordon, voire même de ficelle qui restent parfois d'un ouvrage, dont on ne sait que faire, et qui tôt ou tard cependant, pour une chose ou pour une autre sauvent d'un embarras ou s'utilisent honorablement.

Maintenant, voici dans un coin les aiguilles à tricoter, les crochets, les moules à filet. Puis, dans cet étui, un assortiment d'aiguilles de toutes les tailles, depuis les massifs passe-cordons et les longues aiguilles à laine, jusqu'aux fines aiguilles à broder. A côté, une petite pelote, prodigieusement garnie non-seulement d'épingles de différentes grosseurs, mais encore d'aiguilles dont deux au moins seront toujours enfilées — l'une de noir, l'autre de blanc — pour éviter les mésaventures pareilles à celle de tout à l'heure.

Prenez note de cette précaution, ô jeunes filles qui me lisez ! Tout le monde, j'en conviens, n'a pas de boutons de gilet à recoudre, mais tout le monde peut avoir un bouton de gant à rattacher, une couture de robe à refaire, et personne, en pareil cas, j'imagine, ne sera fâché de trouver les moyens de réparer, à l'instant même, ces petits malheurs si désagréables quelquefois malgré leur peu d'importance.

Il est un proverbe qui dit : *Provision, profusion !* c'est une vérité applicable surtout aux approvisionnements des tables à ouvrage. Le coton s'évente, les soies se fanent, le fil roussit, les agrafes s'épouillent. Il faut avoir un peu de chaque chose pour n'être pas pris au dépourvu, mais jamais n'acheter beaucoup de ces choses à la fois. Il est encore bon d'avoir dans sa table à ouvrage un petit carnet pour inscrire les pensées qui peuvent venir en travaillant, les ordres à donner, les choses à ne pas omettre, le nombre de mailles de tel ou tel ouvrage de crochet.

Une habitude excellente aussi, c'est de mettre toujours en train deux ou trois ouvrages à la fois. Quand on est fatiguée de l'un, on se délasse en prenant l'autre ; seulement, il faut s'imposer la loi de ne jamais laisser aucun de ces ouvrages inachevé. On aura, je suppose, un travail de couture ou de lingerie, une broderie plus ou moins fine, une tapisserie plus ou moins compliquée, et enfin un tricot ou un crochet pour les moments où l'on ne peut travailler que quelques instants, et où il est impossible de s'absorber dans son travail. Les ouvrages de fantaisie qui nécessitent presque toujours un attrait complet, doivent être réservés pour les jours où l'on peut s'en occuper sans danger d'être importunée.

Eh bien, tout en parlant, ne voilà-t-il pas que notre jolie table a un air rangé et soigné à plaisir, et que mon bien-aimé sac à ouvrage est rempli jusqu'au bord ? J'ai encore oublié quelque chose

e pendant... c'est ce petit livre de piété que nous allons enfouir sous ces pelotons de laine et qui me servira de cordial, de baume divin dans ces malaises d'âme dont personne n'est exempt, mais auxquels nous sommes plus sujettes que personne, nous autres femmes, pendant ces tranquilles labeurs de l'aiguille qui laissent tant de liberté à notre pensée.

Chut ! ne causons plus... voici monsieur qui rentre; il a été calmé par la promenade comme moi par le travail, et, en face de cette petite table si joliment arrangée, il est un peu honteux de sa colère. C'est bien peine inutile, je ne me souviens plus de rien ! Après tout, la faute vient de moi, puisque c'est moi qui ai eu le premier tort !

Tu le vois, Jeannette, il ne faut jamais négliger un devoir, si insignifiant qu'il paraisse. Tout s'enchaîne en ce monde, et — on l'a dit si souvent avant moi, que je suis honteuse de le répéter — les grands effets découlent souvent des petites causes !

FLORENCE.

MODES.

La mode si longtemps comprimée par un hiver prolongé a bientôt pris son essor, quand les premiers rayons du soleil sont venus réchauffer la terre, et j'ai vu presque le lendemain d'un jour de neige, de fraîches toilettes de printemps, ces toilettes eussent même pu convenir au mois de juillet.

Les gelées tardives du mois de mars qui ont arrêté le développement des feuilles du marronnier des Tuileries semblent avoir arrêté également l'élan de la mode, la mode qui, habituellement, rajeunit à chaque changement de saison; pourquoi ce privilège ne nous est-il pas accordé aussi? pourtant cette année nous pouvons nous redresser fièrement à côté d'elle! nous voici bien plus jeunes qu'elle! ainsi nous lui demanderons ce qu'est devenu son génie inventif, pour paraître à Longchamps avec les toilettes de nos grand-mères, le fourreau et le chapeau à large calotte qui va nous forcer à attacher nos cheveux sur le dessus de la tête. La mode semble parti-ulièrement s'attaquer, disons même s'acharner aux chapeaux; le chapeau *fanchon* s'est à peine fait adopter, bien qu'il ait eu un succès rapide, que déjà il est prêt à être écrasé. Je vous ai parlé du chapeau *empire* et vous, jeunes fantaisistes, vous voici prêtes à vous parer de cette coiffure antique; cependant que les rires joyeux et moqueurs ont excités ces graveurs des premières années du siècle que vous avez pu feuilleter dans les albums! mais nous sommes ainsi faites: avant qu'une mode soit admise, nous en rions et déclarons souvent que *jamais* nous ne nous déciderons à l'adopter; pendant son succès, rien n'est plus gracieux, plus ravissant; après, nous l'accablons de nouveau de notre mépris, et les rires viennent encore insulter à ce costume dont nous oublions tous les succès.

Eh bien! ce chapeau, que vous ne pouvez porter immédiatement car il n'est pas en ore arrivé à la période du *pendant*, rappelle beaucoup la forme de 1814, mais il n'est pas dans d'aussi vastes proportions; le fond très-large est disposé pour recevoir la profusion de chignons, nattes et boucles que l'on remonte plus près du sommet de la tête; avec cette nouvelle antique coiffure, le chapeau rond disparaîtra,

et je n'ose vraiment pas vous parler de celui destiné à prendre sa place; le nouveau chapeau ou casquette — j'ignore quel nom peut lui convenir — est beaucoup plus large du haut que de la base, et avance sur le devant; quant aux bords, très-petits, ils sont relevés sur les côtés, tombant devant presque sur le front et en pointe derrière la tête; comme je vous le disais, tout ridicule qu'il paraisse, je ne puis affirmer qu'il ne tiendra pas un jour sa place dans les succès de l'année, et peut-être même une place fort distinguée.

En attendant, les chapeaux de paille, crin noir et blanc, crêpe et tulle avec leur chiffonnage de tulle, ruban et fleurs placés sur le front, sont toujours fort jolis, bien que très-petits; les cordes, les coquilles et grelots en paille et en crin avec ou sans perles, forment des ornements simples et de bon goût.

Les casaque pareilles aux robes sont plus que jamais en vogue; les étoffes unies sont ainsi de charmantes toilettes, mais j'admets moins ce genre pour les robes avec dessins à rayures ou carreaux; j'en excepterai cependant le *chinté granit*, étoffe nouvelle qui paraît très-solide; c'est une sorte de poil de chèvre fort à la mode et qui se fait en blanc ou noir sur gris de toutes nuances, ou blanc sur noir; cette étoffe n'a rien d'éclatant; elle est jusqu'à présent très-bien portée. Les jeunes femmes n'abandonnent pas encore le collet ou pélerine avec garniture de dentelle, en tiffetas pareil à la robe.

Vous avez porté cet hiver pour soirée, de petits corsages à basques, décolletés, avec manches courtes, et même sans manches; cet été ce corsage sera fait montant en taffetas noir avec *locky* seulement, et sera porté avec une chemisette; cette veste, dont la veste d'Albret de potra gravure vous donne une idée — sauf les manches qui seront celles de la chemisette — pourra être mise avec toutes les jupes et fera une charmante toilette d'intérieur; il est bien entendu que cette veste peut être modifiée: les basques seront plus ou moins longues, arrondies, découpées, etc., et sans doute pour toilette de très-jeune fille on la fera décolletée; il semblerait assez prudent de faire des manches longues pareilles à la veste et d'avoir la possibilité de les poser ou de les retirer à volonté, car le temps n'autorisera pas toujours les manches blanches.

Quant aux toilettes blanches, il m'est impossible de me prononcer sur leur sort; les *faiseurs* d'almachachs, si nombreux aujourd'hui, pourraient là-dessus vous renseigner mieux que moi; en effet le soleil seul en décidera. Pour les enfants, avec ou sans soleil, le piqué, l'alpaga, l'organdi ou la mousseline; toutes les étoffes blanches, seront portées par eux; tous ces petits costumes sont plus ou moins brodés de lacets larges ou étroits, de souache ou broderie russe; la mousseline est ornée de même, ou avec de véritables broderies ou plumetis avec valenciennes, des entredeux disposés en pattes remontant sur l'ourlet, ou posés en biais au-dessus de l'ourlet. Pour le printemps le piqué est préférable aux étoffes légères; les corsages sont décolletés, ou la jupe à ceinture se met avec ou sans la petite veste; la ceinture, comme celle des jeunes filles, est à pointe, à basques, à pans, ou formant gilet boutonné. Je vous recommande aussi une petite robe de forme princesse qui convient également aux très-petits garçons et aux petites filles; la robe est fermée devant jusqu'au bas de

la jupe par une rangée de boutons en nacre taillés en diamant; de chaque côté des boutons, on fait un dessin courant, en soutache bleue, qui tourne dans le bas et orne la robe au-dessus de l'ourlet; une ceinture de cinq à six centimètres de haut, brodée de même est arrêtée de chaque côté à la couture du petit côté du devant par deux boutons en nacre; les manches sont longues et étroites avec soutache au bas et à l'entournure; puis une petite pèlerine ronde, courte, toujours avec le même dessin, est fixée à l'encolure. On peut avec cette robe mettre un petit col tuyauté remontant.

La toile de lin dont je vous ai parlé dernièrement pour veste d'intérieur est une étoffe précieuse pour les enfants, surtout à la campagne; elle est plus fraîche sans être plus salissante que les étoffes de laine; elle s'emploie aussi beaucoup pour tablier. On fait ces tabliers ornés de soutache et de broderie russe sur les mêmes patrons que les petits tabliers blancs.

Comme coiffure, les formes n'ont pas changé d'une manière saillante pour ce petit monde: c'est toujours le demi-melon, la toque, la casquette, le chapeau à bords relevés sur les côtés; je ne puis encore dire si la toque polonaise en paille sera beaucoup portée. Je dois avouer que je ne l'ai encore vue qu'à l'étalage de quelques magasins; on place pour cet été de petits oiseaux-mouches, papillons, etc., dans une touffe d'herbes légères et de rubin.

Je ne veux pas terminer le chapitre des enfants sans répondre à une demande qui m'a été adressée par plusieurs mamans pour sortir d'un grand embarras. « Tant que les enfants sont petits, garçons ou filles sont des poupées que les mères se plaisent à parer et vos gravures et patrons suffisent parfaitement pour les diriger; les petites filles grandissent et nous puisons dans notre journal tous les renseignements nécessaires pour composer et confectionner leurs toilettes; mais en grandissant les garçons deviennent de plus en plus difficiles à habiller; il arrive un moment où ils sont ridicules avec la veste, et cependant ils sont encore trop jeunes pour être mis tout à fait en hommes; ils seraient alors plus ridicules encore. » Je conviens qu'il y a un passage presque impossible à franchir sans tomber dans l'un ou l'autre de ces ridicules; mais toute difficulté sera aplanie si, soit avant, soit après la première communion on adopte pour ces petits messieurs le costume de lycéens, quand bien même ils feraient leur éducation chez leurs parents; en leur laissant cet uniforme jusqu'au moment où ils terminent leurs études on évitera tous les inconvénients dont on est effrayé. Que les mamans coquettes pour leurs fils ne se récrient pas: la tunique et le pantalon peuvent être en drap très-fin, et, accompagnés d'un gilet et d'une cravate fantaisie, ils font un charmant costume pour l'âge dont je n'ai plus mission de m'occuper, mais je n'ai pu refuser cet avis sollicité avec tant de confiance.

Voyons maintenant des descriptions de toilettes

pour les différentes occasions où elles peuvent vous être nécessaires.

Toilette de fatigue: robe en *chiné granit* gris fer, découpée en larges dents rondes, bordée d'une tresse en soie noire montée sur une ceinture avec pointe remontant sur la chemisette, et deux pointes dans le bas. Veste milanaise découpée et bordée comme la jupe, et garnie de petits grelots en passementerie, jockey à dents avec grelots, chemisette avec devant, col et poignets en toile. Casaque pareille, courte, ornée comme la robe; la casaque peut être portée avec ou sans la veste. Chapeau en petite ficelle de paille avec velours ponceau mélangé de cordes en paille dessus et dessous.

Toilette de sortie moins négligée: Jupe en lins gris poussière avec rouleautés en soie groseille, disposés en zigzags et séparés par des biais étroits en taffetas noir; ceinture droite à pans ornés dans le bas comme la jupe, la ceinture est attachée par un chou en lins, ruban groseille et ruban noir; canezou en mousseline avec entredeux brodés garnis de bandes festonnées. Pardessus pareil à la robe; chapeau en crin avec bouillonnés en crêpe blanc mêlés de tulle noir et ruban groseille; dessous dentelle noire et touffe de primevères groseilles.

Toilette de visite: Robe en foulard fond vert lumière, avec semé noir au-dessus de l'ourlet; revers en taffetas noir découpé à pointes bordées d'une petite ruche verte maintenue par une soutache noire; corsage montant avec petites basques bordées d'un revers semblable à celui de la jupe, mais plus petit; revers et jockey de la manche assortis. Paletot en drap de Lyon orné de pattes en passementerie sur les coutures et formant bretelles sur les épaules. Capote en tulle blanc bouillonné, ornée d'une guirlande en feuillage diamanté avec traîne, retombant sur un voile en tulle; dessous, feuillage mêlé à des bouillonnés de tulle.

Vous avez déjà vu aux chapeaux, mesdemoiselles, les longs nœuds en ruban, tombant sur les épaules, remplacés par un large nœud ou barbe en tulle avec deux pans; ces pans ont pris un très-grand développement et sont réunis en un seul qui forme ce long voile que je viens de vous signaler pour la capote en tulle.

Si les ornements d'acier ont déjà disparu des chapeaux, ils n'ont pas encore abandonné les ornements de robes et vestes d'intérieur, je ne le crois pas un long avenir maintenant; la bijouterie d'acier aura peut-être un peu plus de durée; toutefois, malgré leur prix peu élevé, ces fantaisies ne conviennent pas aux bourses modestes. Une jeune fille riche possédant d'autres bijoux peut faire cette petite dépense pour une parure qu'elle portera momentanément, mais celle qui habituellement n'a pas de bijoux aurait bien tort, à mon avis, de se parer de ce clinquant qu'elle ne pourrait remplacer plus tard par des objets d'une valeur réelle.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Taie d'oreiller avec A. O. enlacés — 2, A. S. enlacés — 3, A. D. enlacés — 4, Écusson avec H. J. — 5, S. G. enlacés — 6, F. R. enlacés — 7, Mouchoir — 8, H. L. — 9, E. D., linge de table — 10, B. E. enlacés — 11, J. A. — 12 et 13, Parure, broderie russe — 14, *Adeline* — 15, *Clémence* — 16, Bande pour entredeux — 17 et 18, Parure — 19, Bande pour jupon — 20, M. T. enlacés, pour taie d'oreiller — 21, S. L. — 22, Bavoire — 23, *Denise* — 24, *Lucie* — 25, *Marianne* — 26, Écusson avec Z. D. R.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 5, Col rabat — 6 à 8, Manche assortie au col — 9 à 11, Corset d'enfant — 12 à 15, Boîte à allumettes — 16 et 17, Bonnet grec — 18 et 19, Pantoufle — 20, Fond en tricot — 21, Dentelle filet brodé — 22, M. S. enlacés.

COTÉ DES BRODERIES

- 1, TAIE D'OREILLER avec A. O. enlacés, feston et pois.
- 2, A. S. enlacés, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 3, A. D. enlacés, plumetis et pois.
- 4, Écusson avec H. J., plumetis, cordonnet et point de sable.
- 5, S. G. enlacés, plumetis.
- 6, F. R. enlacés, plumetis.
- 7, Mouchoir, broderie russe et feston.
- 8, H. L., plumetis et cordonnet.
- 9, E. D., plumetis, cordonnet et point de sable.
- 10, B. E. enlacés, plumetis.
- 11, J. A., pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 12 et 13, PARURE, broderie russe, imitation de guipure.
- 14, *Adeline*, gothique, plumetis et cordonnet.
- 15, *Clémence*, anglaise, feston et cordonnet.
- 16, Dessin turc pour bande; broderie russe et plumetis en cordonnet noir pour bande de corsage ou tablier d'enfant, en toile de lin.
- 17 et 18, PARURE, pois et feston.
- 19, Des-in CAMPANA pour bande de jupon, plumetis et broderie russe.
- 20, M. T. enlacés, pour taie d'oreiller; plumetis, cordonnet et pois.
- 21, S. L., plumetis, cordonnet et point de sable.
- 22, Bavoire, plumetis et cordonnet.
- 23, *Denise*, gothique, plumetis et cordonnet.
- 24, *Lucie*, romaine, plumetis et cordonnet.
- 25, *Marianne*, anglaise, feston et cordonnet.
- 26, Z. D. R. avec écusson, plumetis, cordonnet et pois.

COTÉ DES PATRONS.

- 1 à 5, COL RABAT.
- 1, Devant de la chemisette.
- 2, Dos de la chemisette.
- 3, Col.
- 4, Poignet du col.

4 bis, Faux ourlet de la chemisette.

5, Croquis.

Il faut faire l'ourlet et les trois plis du devant de la chemisette avant de tailler l'encolure, et suivre les lettres de raccord pour réunir chacune des parties. Le col peut se faire de différentes manières en toile unie garnie de guipure ou brodée; on peut aussi le faire en mousseline avec des entredeux placés en travers et séparés par des valenciennes ou par des bandes ornées de petits plis.

6 à 8, MANCHE assortie au col rabat.

6, Manche.

7, Manchette.

8, Croquis.

Pliez l'étoffe dans le sens de la lisière et posez la ligne ponctuée du patron n° 6 sur le bord du pli, vous couperez à partir de la lettre C. La petite ligne placée sous la lettre B du même patron, indique l'ouverture de la manche qui se boutonne sur le dessus du bras aux lettres A et B.

10 et 11, CORSET D'ENFANT.

Il se fait en coutil avec une seule couture pour réunir les deux côtés du corset sur le devant. — Taillez une bande ayant trois fois la largeur du patron, et faites des plis piqués jusqu'à la hauteur où se terminent les œillets; tous ces plis doivent être faits très-près les uns des autres, de manière à doubler complètement le corset; puis vous taillez le patron sur l'étoffe ainsi préparée. Les épaulettes se font en élastique de la largeur de deux doigts; on peut aussi mettre un élastique plus large sur le devant.

12 à 15, BOÎTE À ALLUMETTES.

12, Tiroir de la boîte.

13, Étui pour recevoir le tiroir.

14, Travail grossi sur canevas de Chine.

15, Croquis de l'objet monté.

Prenez un morceau de canevas de Chine de 9 centimètres sur 11 centimètres, que vous broderez en soie d'Alger et fil d'or; on peut aussi faire ce petit objet en tapisserie sur canevas ordinaire, en velours, en drap ou en cachemire. Le modèle qui a été dessiné est monté en cuir, mais comme il vous serait difficile de vous le procurer, nous rem-

placerons le cuir par du velours. Taillez deux cartons sur les patrons n^{os} 12 et 13; tracez toutes les lignes intérieures des patrons avec un canif, afin de plier le carton plus facilement, et faites une fente à chacun des patrons, aux endroits indiqués par un petit trait pour cacher le caoutchouc destiné à fermer la boîte. — Il faut, au patron n^o 12, dans la partie qui fait le devant du tiroir et portant les lettres C, D, faire deux petits trous pour passer une ganse très-solide pour faire un anneau, comme l'indique le croquis n^o 15, mais on ne place cette ganse que lorsque le tiroir est collé; on fait ce collage avec de la colle forte liquide. Pliez les quatre onglées qui se trouvent en dehors du patron aux lettres C, D, E, F, et collez chacune de ces onglées sur la lettre correspondante. Posez sur le devant du tiroir un morceau de velours que vous avez taillé d'un demi-centimètre trop grand tout autour, afin de le coller en dedans. Collez en dehors du tiroir un papier de couleur, ensuite vous posez un caoutchouc plat de la longueur du tiroir; il faut fendre le papier à l'envers de la boîte, à la place où vous avez fendu le carton, vous passez le caoutchouc par cette fente, et vous collez le bout en dedans du tiroir sur la partie la plus courte; vous passez également la ganse dans les trous que vous avez sur le devant, et vous faites un petit nœud plat à l'intérieur que vous doublez ensuite avec le papier de couleur.

L'étui n^o 13 se prépare également en marquant les lignes intérieures avec le canif. La partie sur laquelle est la lettre B fait le fond de la boîte. Il faut commencer par coller le bout du caoutchouc après l'avoir passé dans la fente: il doit être fixé sur la lettre A; ensuite vous pliez le carton sur toutes les lignes en enfermant le tiroir en dedans, et vous collez l'une sur l'autre les deux parties portant la lettre A. Celle du milieu qui porte la lettre B et qui est un peu plus large que les autres, doit être légèrement arrondie pour recevoir les onglées placées autour du fond de la boîte portant la lettre B. Lorsque le cartonnage est terminé, on colle le canevas de Chine dessus, et l'on met en dessous de la boîte et de manière à couvrir les deux extrémités du canevas, un morceau de papier de verre, ensuite on colle un morceau de velours sur le fond de la boîte portant la lettre B, semblable à celui que l'on a mis au devant du tiroir. Il faudra aussi coller un peu de velours noir sur la tranche du carton formant l'entrée de l'étui, puis un petit velours noir étroit qui entourera les deux extrémités, comme l'indique le croquis n^o 15. On peut faire monter ce petit objet pour le prix de 8 francs, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, chez qui on pourra aussi se procurer les fournitures nécessaires pour les pantoufles et le bonnet grec de la même planche, et pour l'écran en tapisserie dont le dessin nous a été fourni par cette maison.

16 et 17, BONNET GREC.

Ce bonnet est en velours noir, bleu ou violet, la broderie est formée par une petite ganse noire placée, entre deux soutaches; de petites perles noires sont posées aux endroits indiqués au n^o 17.

Ce joli dessin imitant la passementerie, peut être exécuté pour robe, veste ou confection.

18 et 19, PANTOUFLE.

18, Dessus de la pantoufle.

19, Talon.

Afin d'obtenir un travail régulier, montez sur le métier cette pantoufle que vous exécuterez sur velours ou cuir gris.

Posez l'applique en galon cachemire fond noir pour le dessus de la pantoufle; ces galons sont cousus en points arrière; fixez de même le galon fond violet que vous borde d'un cordonnet d'or; les marguerites posées sur le galon sont des appliques en velours noir bordées d'un cordonnet d'or; le point noué du milieu est en soie perlée blanche. Faites les petites marguerites en velours violet et bordez-les d'un cordonnet; le trait qui les réunit est en cordonnet d'or, ainsi que le point noué du milieu des marguerites; la grande feuille est une applique en cachemire bleu bordée d'une soutache d'or, vous faites les points lancés et les points noués à l'intérieur de la feuille en soie perlée poncée et la tige en cordonnet d'or. Les trois petits carrés à l'intérieur sont formés par des points lancés en soie perlée violette; ces points doivent être très-rapprochés, afin de couvrir entièrement le cuir; trois points lancés en soie perlée blanche encadrent ce carré; l'arabesque est en soutache d'or.

Le talon sera facile à exécuter lorsque vous aurez fait le dessus de la pantoufle.

20, FOND en tricot pour couverture, jupon, etc.

Ce tricot peut être exécuté en coton ou en laine; on peut aussi le faire par bandes de quatre ou cinq dessins, et réunir les bandes en contrariant les dessins.

Montez 33 mailles et ajoutez 16 mailles par chaque dessin en plus, répétez le dessin compris entre les deux signes, autant de fois que vous aurez ajouté 16 mailles.

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles à l'endroit — 11 mailles à l'envers — 5 mailles simples — 11 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles à l'envers — 11 mailles simples — 5 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 11 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

3^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 5 mailles simples — 11 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

4^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles à l'envers — 11 mailles simples — 5 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 11 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

5^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 5 mailles simples — 11 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 2 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

6^e RANG. — A l'envers.

7^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 5 mailles simples — 5 mailles à l'envers — 11 mailles simples — 5 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 5 mailles sim-

ples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

8^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 5 mailles à l'envers — + 5 mailles simples — 11 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 5 mailles simples — 5 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

9^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 5 mailles simples — 5 mailles à l'envers — + 11 mailles simples — 5 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 5 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

10^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 5 mailles à l'envers — + 5 mailles simples — 11 mailles à l'envers — retournez au signe + — terminez par : 5 mailles simples — 5 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

11^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 5 mailles simples — 5 mailles à l'envers — + 11 mailles simples — 5 mailles à l'envers — retournez au signe + — 5 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

12^e RANG. — A l'envers.

Reprenez au 13^e rang l'explication du 1^{er} rang, et recommencez les 12 rangs qui composent ce dessin.

21, DENTELLE en filet guipure pour garniture de voile de fauteuil ou dessus de lit.

22, M. S. enlacés, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

1 à 8, GONDOLIER.

1, Devant.

2, Dos.

3, Écharpe, devant.

4, Écharpe, dos.

5, Petit côté du devant.

6, Petit côté du dos.

7, Manche, dessus.

8, Manche, dessous.

Ce pardessus peut être exécuté en drap de Lyon et orné de guipure, surmonté d'une passementerie avec jais; pour jeune fille, on supprimera l'écharpe et on fera ce vêtement en drap de Lyon avec passementerie; en drap léger avec corde, ou en étoffe pareille à une robe en lins, chiné-granit, cretonne, etc.

9 à 18, VESTE D'ALBRET.

9, Devant.

10, Moitié du dos.

11, Petit côté du devant.

12, Petit côté du dos.

13, Basque du devant.

14, Basque du milieu du dos.

15, Basque du petit côté du dos.

16, Manche, dessus.

17, Manche, dessous.

18, Jockey de la manche.

Veste en drap de Lyon ou taffetas, ornée d'une passementerie avec acier; une large ceinture bordée de la même passementerie est maintenue par une boucle en acier, les manches ne seront pas fixées mais posées par des boutons ou des cordons, afin de les retirer si l'on met le corsage avec une che-

misette; les jockeys seuls seront fixés pour orner la manche de la chemisette.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

19, SCYLLA.

Rotonde en cachemire bordée d'un volant en guipure posé sous un biais en taffetas violet. Ce vêtement est fait en deux parties semblables, réunies par une couture au milieu du dos; on peut y ajouter pour bains de mer un capuchon doublé en taffetas violet.

20 à 23, FENELLA.

20, Devant.

21, Dos.

22, Petit côté du dos.

23, Manche.

Ce pardessus demi-ajusté, est en drap de Paris, orné de guipure et passementerie; si l'on veut ajouter les revers indiqués sur la gravure, on taillera en taffetas de couleur deux pointes que l'on posera sur la confection en se dirigeant sur la gravure; pour jeune fille, on supprimera les revers et la guipure.

24 à 28, CITANE.

24, Première pointe, devant.

25, Deuxième pointe.

26, Troisième pointe.

27, Quatrième pointe.

28, Moitié du dos.

Il est facile de voir, d'après la gravure, que ces pointes en taffetas ou grenadine sont posées en échelle; on suivra donc, pour les réunir, les lettres de raccord; la partie ajoutée à chaque patron au-dessous du trait du canail, doit être en gros tulle pour soutenir la guipure, qui a 15 à 18 centimètres de hauteur; on pose un rang tout autour, deux à partir de la quatrième pointe, trois depuis la troisième pointe, quatre depuis la deuxième pointe, et cinq rangs au bas de la pointe du devant. Les pointes sont brodées et sont encadrées d'une passementerie avec jais; du jais est aussi mêlé à la broderie.

TAPISSERIE COLORIÉE.

Dessin Aubusson pour écran. Le fond peut être exécuté en blanc ou vert d'eau; les nuances les plus claires sont en soie d'Alger.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en poil de chèvre gris. — Pardessus Fenella avec revers, orné de guipure et passementerie. — Capote en tulle à large fond avec voile, dessus et dessous roses posées au milieu d'un chou en blonde.

Deuxième toilette. — Robe en gros de Londres bleu. — Rotonde en cachemire noir avec volant en guipure, surmonté d'un biais en taffetas bleu. — Chapeau en fine ficelle de paille, avec traverses en ruban mais se réunissant par un nœud mêlé à de la dentelle noire, dont les pans retombent sur le cou; dessous bandelette en velours bleu avec draperie mais et épis de nuance assortie.

Troisième toilette. — Robe en taffetas noir avec ta

blier et large biais violet; veste d'Albret ornée d'une passementerie avec acier et grelots, boutons en passementerie et acier. — Chapeau en crin blanc, bordé d'une corde en paille, la même corde avec nœud et glands forme ornement au-dessus de la blonde, dessous corde en paille et géranium violet.

Quatrième toilette. — Robe en moire antique gris-acier avec rayure cachemire, noire et rouge. — Caille Gitane en taffetas brodé, orné de guipure et

passementerie. — Chapeau en paille belge avec ornements en paille et velours ponceau dessus et dessous.

Cinquième toilette. — Robe en foulard fond blanc à semé Pompadour, volant tuyauté soutenu par un rouleauté en taffetas vert. — Pardessus *Condolier*, en drap de Lyon, orné de guipure, passementerie courante et longues pattes en passementerie. — Capote en crêpe blanc, ornée de feuillage, herbes légères et roses.

ÉPHÉMÉRIDES

29 MAI 1328. — SACRE DE PHILIPPE DE VALOIS.

Les trois fils de Philippe le Bel s'étaient succédé sur le trône sans laisser d'héritiers directs; la couronne, en vertu de la loi salique qui excluait les femmes, échut à Philippe de Valois, arrière petit-fils de saint Louis. Il fut couronné à Reims, et un incident singulier eut lieu pendant le sacre. Le comte de Flandre avait le droit de porter l'épée du royaume de France devant l'héritier de Clovis et de Philippe-Auguste. En ce temps là, c'était Louis de Nevers, dont l'autorité était abaissée devant la puissance des communes de Gand, d'Ypres, de Bruges, etc. Lorsque les hérauts d'armes l'appelèrent : « Comte de Flandre, si vous êtes cécans, venez faire votre devoir. » Il ne

répondit pas, quoique présent. Le roi lui ordonna de s'expliquer. Il répondit : « Je suis Louis de Nevers, et non le comte de Flandre, car je n'ai nulle puissance dans ma terre. »

Philippe de Valois lui répondit :

« Beau cousin, j'en jure par l'huile sainte qui a coulé sur mon front, que je ne rentrerai point à Paris avant de vous avoir rétabli dans vos droits. »

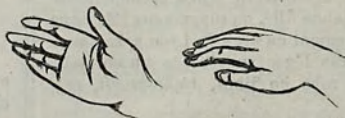
Cette promesse fut la cause des longues guerres de la France contre les communes flamandes, et de l'alliance que ces communes contractèrent avec Edouard III, et qui contribua si puissamment à l'invasion des Anglais en France.

Explication de l'Énigme d'Avril : La lettre N.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : A chacun son fardeau pèse.

RÉBUS

A



Conva cence
Mool se
faib se

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



designé par sup. r. du Pat. 51.13 Paris

Fenella

Seylla

GAGELIN
D'Albret

Gitane

Gondolier

J. Pannache

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Mathurins, 1

33^e année. Mai 1863.

Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 8^{me} Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid
S. B. Fuller, 61, Pall Mall, London

N^o 1

Amsterdam Desterbecq Vijzelstraat N. 54g

